MONTREAL OCTOBRE 1949

# le FILM

DIX CENTS

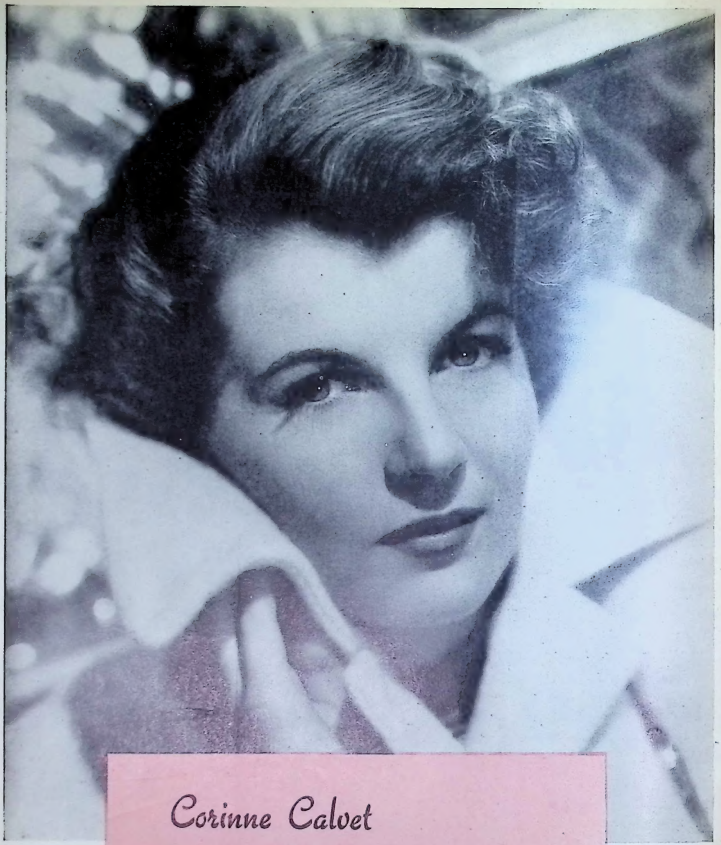
LE RETOUR DE GLORIA SWANSON, par LOUISE GILBERT-SAUVAGE *(Notre correspondante à Hollywood)*

UN FILM CANADIEN : "LE CURÉ DE VILLAGE" — "LE DOCTEUR LOUISE"

LE PREMIER AMOUR DE GEORGES GUETARY — ''MADAME BOVARY''

ROMAN D'AMOUR COMPLET, ARTICLES ILLUSTRÉS, NOMBREUSES PHOTOS, ETC.

RADIO: "Moment Musical" à CKAC - Paulette de Courval - Muriel Millard - Alain Gravel



# Corinne Calvet

Le pouvoir d'attraction de Hollywood est tel, que des milliers d'hommes et de femmes, gagnés par la vocation du nouvel art, n'ont pas hésité à quitter leur pays natal pour venir chercher en Amérique la réalisation de leurs ambitions. De ce nombre est la charmante artiste française, Corinne Calvet. Son départ de Paris avait causé des regrets et, cela va de soi, suscité des commentaires. De son côté, l'exilée volontaire trouvait le temps long. Sa persévérance a été récompensée et elle a été choisie comme vedette de ROPE OF SAND, avec Burt Lancaster comme partenaire.

le FILM

MONTREAL,
31e année, No 3
OCTOBRE 1949
10 cents

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

*LE SAMEDI*
*LA REVUE POPULAIRE*
*LE FILM*

975-985 DE BULLION

Tél.: PLateau 9638*

FRED et GEORGES POIRIER
Propriétaires

Rédacteur en chef :
GERALD DANIS

Chef de la publicité :
CHARLES SAURIOL

Directeur artistique :
HECTOR BRAULT

Correspondante à Hollywood
LOUISE GILBERT-SAUVAGE

Chef du tirage :
ODILON RIENDEAU

*Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.*

*Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879.*

ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis
1 an ..... $1.00
2 ans ..... $1.50

Heures de bureau, du lundi au vendredi :
9 h. a.m. à 4 h. 45 p.m.

NOS REPRESENTANTS :

WILFRID DAOUST
20, 11e Avenue, Lachine
(Ottawa, Hull, Sherbrooke, Drummondville, S.-Hyacinthe, Sorel, Granby, Farnham, Saint-Jérôme, Joliette, etc., et les environs).

A Québec et Lévis :
ADELARD PARE
6, rue du Pont, Québec

Aux Trois-Rivières et au Cap-de-la-Madeleine :
PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippe
Trois-Rivières

*REFLECTEURS ET MICROS*

# On le dit et on le répète

### NOTRE COUVERTURE

Les radiophiles qui suivaient à l'époque la prenante et pittoresque histoire du "Curé du Village" n'ont certes pas oublié l'idylle charmante mais compliquée de *Lionel Théberge* et de *Juliette Martel*. Nous disons bien *compliquée*, parce que la mère de Lionel ne voyait pas d'un très bon oeil cette humble petite Martel comme future bru. En effet, il ne faut pas oublier que les Théberge, notables de l'endroit, visaient plus haut pour leur fils, mais que voulez-vous, le coeur a de ces raisons que le raison elle-même ignore... Et puis, on n'a peut-être pas oublié que le doucereux notaire Bellerose pouvait tout à la fois pratiquer le marivaudage avec Mme Sirois tout en faisant les yeux doux à la belle Juliette, ce qui ne manquait pas d'alimenter la méfiance de la mère Théberge et d'aiguillonner la jalousie de son fils... Toujours est-il que l'idylle Lionel-Juliette, qui était une importante cheville dans le roman radiophonique, ne pouvait pas ne pas être utilisée dans la version cinématographique, et c'est bien notre avis qu'on a eu la main heureuse en choisissant la ravissante Lise Roy pour incarner ce personnage devant la caméra. En marge de ce film qui aura sa grande première en novembre, nous sommes heureux de présenter en pages 10 et 11 du présent numéro du *Film* un intéressant article abondamment illustré de photos prises au studio même de Saint-Hyacinthe et dans les environs.

■

### VEDETTES FRANÇAISES EN G.-B.

Depuis quelques années, les vedettes féminines françaises apparaissent de plus en plus souvent sur les écrans anglais... Françoise Rosay fut l'une des premières. Après ses débuts dans *"Halfway House"*, elle tourna successivement dans *"Johnny Frenchman"*, *"Saraband for Dead Lovers"* et, dernièrement, dans *"Quartet"* où elle incarnait une célèbre pianiste internationale. Michèle Morgan, après son immense succès remporté en Angleterre dans la *"La Symphonie Pastorale"*, fut engagée par Coral Reed pour devenir la jeune secrétaire dans *"A Fallen Idol"*. Edwige Feuillère signa, avec Terence Young, pour le film *"The Woman Hater"* où elle joue le rôle d'une star réfugiée en Angleterre afin de fuir la publicité. Anouk Aimée est la vedette de *"The Golden Salamander"*, réalisation de Ronal Neame, avec Trevor Howard.

■

### BEAU GESTE

Jane Wyman, en plus de l'*Oscar* qui lui a été décerné pour la perfection de son jeu dans le film *Belinda*, a reçu du *London Daily Express*, la somme de 1,000 L. Elle a remis ce montant à la Grande-Bretagne pour qu'il soit appliqué à la restauration du *Royal Academy Theatre*, de Londres. La reine Elizabeth a écrit une lettre gracieuse à la jeune étoile pour la remercier de ce geste généreux.

### HONNEUR AU MERITE

Sous la présidence de M. Robert Lacoste, ministre du commerce et de l'industrie un jury français a désigné Jennifer Jones comme la meilleure actrice étrangère, pour l'année 1948. Le prix consistait en une artistique reproduction de la *Victoire ailée*. Gregory Pack a remporté ce prix comme le meilleur acteur étranger et Alfred Hitchcock s'est vu décerner le prix comme le meilleur directeur étranger, pour sa réalisation du film *"Notorious"*. Quant aux vedettes françaises, Louis Jouvet et Michèle Morgan ont remporté le titre du meilleur acteur et de la meilleure actrice; celui de la meilleure direction a été attribué à Jean Delannoy pour son film: "Yeux du souvenir" et parmi les films étrangers, on a couronné Sir Laurence Olivier pour son film *"Hamlet"*.

■

### GARE AUX FAUX !

Dix policiers armés avaient été chargés de monter la garde autour des plateaux où tournait le film de William Wellman: *La Ville abandonnée*, dont Gregory Peck partage la vedette avec Ann Baxter et Richard Widmark. C'est qu'au cours du film, Gregory Peck et Richard Widmark doivent attaquer une banque et s'emparer de $100,000, en faux billets. Mais on prend autant de précautions pour des faux billets que pour des vrais, car il est déjà arrivé de trouver certains de ces faux billets en circulation, et, dans ce cas, le studio qui les a émis est tenu pour responsable et doit les rembourser.

■

### STAR INTERNATIONALE

Cécile Aubry a signé avec la "Twentieth-Century Fox" un contrat qui la lie à cette firme pour sept ans. Le film qui doit marquer les seconds débuts de Cécile Aubry, est the *"Black Rose"*. Les extérieurs se tourneront au Maroc et les scènes de studio en Angleterre. Tyrone Power en sera la vedette masculine. Après *"The Black Rose"*, Cécile Aubry partira pour Hollywood, mais avec l'autorisation de venir tourner un film par an, en France.

■

### NUANCE...

On demandait à Charles Boyer si le Prix Pullitzer était l'équivalent d'un prix Goncourt américain? — Oui, mais c'est le prix d'un Edmond de Goncourt qui eût été riche, fit en souriant le grand comédien.

■

### UN DES NOTRES

Notre compatriote, Henri Letondal, interprète le rôle du prêtre dans le film de 20th Century-Fox, *Come to the Stable*, dont Loretta Young est la vedette.

**Sur un plateau des studios Paramount, la "glorieuse Gloria", toujours élégante et svelte, bien qu'elle soit grand-mère et qu'elle ne s'en cache pas, s'entretient amicalement avec le directeur BILLY WILDER au sujet du film "Sunset" qui marquera son deuxième retour à l'écran et sur la côte Ouest.**

**Elégante, "glamourous" comme une starlette, voici GLORIA SWANSON qui vous donnera, dans l'intéressant article de notre correspondante, la formule magique qui aide à rester jeune. Evidemment, il faut convenir que Gloria est une grande privilégiée, ne refusait-elle pas naguère un fabuleux cachet !**

**Au centre, ERICH VON STROHEIM, directeur de films et interprète célèbre, pose ici aux côtés de son ancien camarade de travail. On s'imagine sans peine que les deux copains sont heureux de se retrouver dans le film "Sunset", car il faut mentionner que Stroheim y tiendra un excellent rôle de composition.**

# Le retour de Gloria Swanson

**Par LOUISE GILBERT-SAUVAGE**

**(Notre correspondante à Hollywood)**

QUAND j'ai connu, à l'écran, Gloria Swanson, elle était au pinacle de sa carrière glorieuse. Et depuis, chaque fois que je la revois, c'est toujours entourée d'une certaine glamour qu'elle m'est apparue. Il est vrai que cette célèbre artiste de l'écran n'a cessé, dans toute sa vie, de nous laisser voir le beau côté de la médaille, malgré que l'on sache bien, que la médaille de sa vie a eu, comme celle de tous, son revers.

Elle s'empresse d'abord de déclarer que son prochain film n'est pas l'histoire de sa vie. Et bien qu'elle ne chante pas son âge sur les toits, elle admet volontiers qu'elle est grand-mère. Mais tout le monde s'empresse alors de la rassurer, en jetant les hauts-cris d'usage: "c'est incroyable, vous n'étiez certainement qu'une fillette le jour de vos noces ! Vous deviez paraître la soeur aînée de votre fille, et patati et patata . . ." Il n'y a rien de merveilleux comme de laisser glisser la patine du temps, sans y mettre obstacle, pour la contrarier. C'est alors qu'elle se décide d'enjoliver plutôt que d'abîmer.

C'est d'ailleurs ce que Gloria souligne elle-même dans une conversation intime qu'elle eut avec les représentants de la Presse Etrangère de Hollywood.

"Le temps est une puissance qui nous dépasse, dès lors, il faut l'accepter, tout en se réservant le droit de le camoufler [ *Lire la suite page 39* ]

**Ci-contre, une belle expression de GLORIA SWANSON. — Ci-dessous, dernière mise au point d'une scène de "Sunset" qu'on va bientôt tourner. Gloria semble se recueillir en écoutant les dernières recommandations du directeur.**

DANS LES COULISSES

# Le premier amour de Guetary

**Par GRAVENOIRE**

**(Exclusif au "FILM")**

GEORGES Guetary qui vient d'avoir 32 ans est pour la première fois amoureux, fait remarquer son impresario Maronani. Cet amour serait Wendy Toye C'est une anglaise de 36 ans. Il l'a connue à Londres en avril 1947. Elle mettait en scène l'opérette "Bless the Bride" (Vive la mariée), qu'il joua à Londres. Elle est très intelligente. Elle parle un peu français. Georges, lui, lorsqu'il arriva en Angleterre, ne savait pas un seul mot d'anglais. Il ne savait pas non plus jouer la comédie. Dans les trois films qu'il a tournés : "Cavalier Noir", "Chansons d'amour" et "Les Aventures de Casanova", il est un assez médiocre comédien Wendy, ex-maitresse de ballet récemment devenue metteur en scène, apprit à Guetary la comédie et l'anglais. Maintenant après 18 mois de séjour à Londres il parle assez bien.

Il a commencé à flirter avec elle à cheval à Hide Park. Tous les matins en effet Guetary faisait une promenade à Hide Park. Il restait une heure. Au bout d'une semaine, il emmena Wendy, ils restèrent [ *Lire la suite page 39* ]

**Artiste universellement acclamé, GEORGES GUETARY, par un étrange paradoxe, est plutôt timide, sans toutefois être distant. Nous pouvons voir ici qu'il a deux grandes distractions : l'équitation et la lecture. L'exercice et la méditation, ce qui est bien une marque de sagesse.**

*"MOMENT MUSICAL" A CKAC*

# Musique et fortune au MICRO

UNE émission débutera à CKAC ces jours-ci, qui marquera vraiment dans les annales de la radio, à la fois par ce qu'elle offrira aux auditeurs une excellente qualité de divertissement radiophonique en même temps qu'une richesse à être distribuée chaque semaine aux auditeurs.

Comme son titre l'indique, la nouvelle émission sera consacrée exclusivement à la musique, et c'est le directeur de CKAC qui se chargera de l'élaboration de ses programmes et verra à ce que chaque émission soit composée de la plus belle, de la plus douce, de la plus agréable et de la toujours plus populaire musique, de cette musique à laquelle, tard le soir, on aime à revenir pour se reposer.

L'émission passera le dimanche de 9 h. 30 à 10 h., puis les mardis, mercredis, vendredis et samedis, de 10 h. à 10 h. 30, du soir. On le voit, chacune des émissions sera tellement agréable à écouter que les auditeurs y penseront sans effort et y reviendront automatiquement soir après soir.

D'autres bonnes raisons, d'ailleurs, s'imposeront aux auditeurs de CKAC de revenir le plus souvent à l'écoute, et ici, l'on pourrait avec justesse parodier le Sieur Churchill et dire "Jamais autant de monde n'aura dû autant de choses à si peu de monde!" Chaque semaine, en effet, des prix consistant en un coffre en superbe noyer à l'extérieur, et en cèdre odorant à l'intérieur, sera donné à un auditeur. Mais ça n'est pas tout: ce coffre *[Lire la suite page 40]*

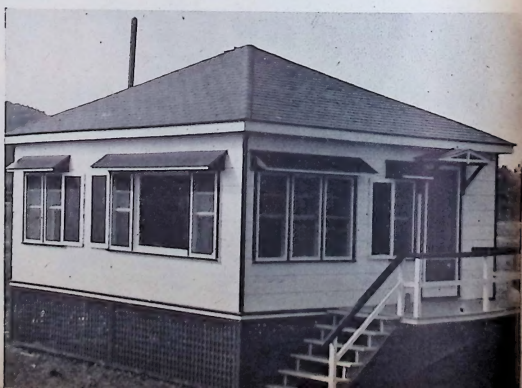


**Photo de gauche, de haut en bas, le directeur musical de CKAC, Jacques Liénard-Boisjoli, à qui incombe le soin de préparer les programmes de "MOMENT MUSICAL". Un couple d'auditeurs, dans la quiétude coquette du foyer, se dispose à écouter, après la lecture des journaux du soir, l'émission de 10 h., à CKAC. Plus bas, une vue de l'une des pièces de la maison, montrant la disposition compacte et pratique de la cuisinette. Ci-dessous, une vue de la coquette maison pré-fabriquée qui constituera le grand prix de fin de saison de l'émission "MOMENT MUSICAL".**

PAULETTE de Courval est née à Jiffard, dans la banlieue de Québec. Elle est petite et menue, aime la gaieté, peut-être parce que tout au fond elle est plutôt pessimiste.

Si on l'interroge sur ses goûts, elle s'empresse de dire que son coin préféré est la Gaspésie, sa chanteuse favorite, Lucienne Boyer, qu'elle a d'ailleurs eu le plaisir de rencontrer.

Paulette de Courval a débuté à la radio de Québec, au poste CKCV, en 1939, au programme intitulé *Feu roulant*, en qualité de chanteuse et de comédienne. L'année suivante, elle passait à CHRC, à l'émission, le *Vaudeville de l'air*, en compagnie d'André Serval et de Maurice Gauvin. Puis, vint une série d'émissions de chansonnettes et elle fut la vedette au programme *Encyclopédie lévisienne*. Entre temps, elle faisait partie de la distribution de nombreux sketchs radiophoniques.

Durant la guerre, Paulette de Courval visita les camps militaires voisins de Québec. C'est ainsi qu'à Valcartier, elle chanta dans un grand concert auquel prirent part Raoul Jobin et Thérèse Drouin, sa femme. Les journaux de Québec, le *Chronicle Telegraph* et l'*Action Catholique* furent d'accord pour louer son interprétation, notamment celle de la chanson française, *Veux-tu ma photographie ?*

Paulette de Courval a joué dans les pièces suivantes : *Mon Bébé, Mon Curé chez les Pauvres, Topaze, l'Amour veille*, et chanté dans plusieurs opérettes : les *Cloches de Corneville*, la *Mascotte*, la *Périchole*. Pendant trois années d'un séjour à Ottawa, on put l'entendre à la radio de Hull et dans divers concerts de la capitale.

Depuis, elle est revenue à Québec, et a figuré dans un grand nombre d'émissions, soit comme actrice, par exemple dans le rôle de Blanche de Nevers dans le *Bossu de Lagardère*, soit comme chanteuse dans le *Tourbillon de la gaieté*, *Lionel Parent chante*, *On chante dans mon quartier*, ces dernières émissions étant à CKAC. [ *Lire la suite page 42* ]

***PAULETTE DE COURVAL***

# Une diseuse de chez nous

**Ci-dessous, *au Faisan Doré*, PAULETTE DE COURVAL (*premier rang, à droite*) est photographiée avec des camarades à l'occasion d'une visite de JACQUES PILLS (*deuxième, en comptant de droite*). On remarque aussi MONIQUE LEYRAC, ED. MARTIN (*propriétaire*), PIERRE ROCHE, JEAN RAFA, ROBERT LAPALME et ROLAND COTE.**

**PAULETTE DE COURVAL au micro de Radio-Canada. Notre charmante diseuse a également joué sur la scène, et ses débuts, comme chanteuse et comédienne remontent à 1939 alors qu'elle participait au programme : "Feu roulant".**

MURIEL MILLARD

# La "bombe atomique" de nos ondes

Si les Anglais ont une Gracie Fields, si les Américains sont très fiers d'une Martha Allen, si les Français s'enorgueillissent d'une Arletty et si les Brésiliens exhibent avec fierté une Carmen Miranda, les Canadiens ne sont certes pas en reste avec leur dynamique compatriote Muriel Millard.

Evidemment on peut priser ou ne pas priser le genre de Muriel Millard. Existe-t-il au monde une seule personne ayant une forte personnalité et qui sache plaire absolument à tout le monde? Je ne le crois pas. Il n'en reste pas moins vrai pour cela que cette jeune artiste possède un tempérament à haut voltage qui lui facilite l'interprétation de ses chansons qu'elle mime avec un rare bonheur et qu'elle vit de façon parfaite.

Dès que Muriel entre en scène c'est inévitable, vous ne pouvez pas demeurer indifférent. Vous êtes d'abord surpris par ce timbre de voix spécial, par cette frimousse expressive et rieuse et par les toilettes souvent fort excentriques que porte, avec grande aisance, la jeune femme. Dès les premières notes lancées au ciel avec vigueur, elle prend son public qu'elle ne lâche ensuite plus jusqu'à la fin de son récital. L'avez-vous entendue chanter "Le Chapeau à plume"? ou "Le Régiment des mandolines"? Alors vous pensez: c'est une comique. Mais s'il vous a été donné de l'entendre interpréter des chansons réalistes comme "La Mouette" par exemple, vous avez dû avoir la surprise de votre vie! C'est ainsi que l'an dernier, alors qu'elle terminait un engagement avec le Café de l'Est, et qu'elle avait inscrit cette chansonnette à son programme, une Française vint après qu'elle eut terminé son tour de chant, l'embrassa sur la joue et lui dit: "Mademoiselle, j'arrive de France où j'ai entendu cette chanson, bien souvent, mais jamais comme vous l'avez interprétée. Merci de si bien servir la chanson de mon pays." Je garantis l'authenticité de l'anecdote, j'étais à deux pas de Muriel à ce moment.

Ce succès, il faut l'avouer, n'est pas venu de lui-même à la diseuse. Muriel a travaillé d'arrache-pied et elle le fait encore, car, dit-elle: "J'ai vu trop d'étoiles arriver du jour au lendemain et devenir ensuite des étoiles filantes... Ces artistes n'avaient pas su profiter de leur chance pour conserver leur bonne renommée auprès du public, en le servant bien. Il faut être honnête avec les gens et si on nous aime, il faut aimer et offrir en retour. Et

[ *Lire la suite page 38* ]

**UNE INTERVIEW**

# Avec "TONI" sur Alain Gravel

**Par HUGUETTE PROULX**

— Hé là, là toé, Mademoiselle la journaliste, qu'est-ce que tu dis de moé? dans ta revue ?

— Je dis, Monsieur Gravel, qu'étant donné que Monsieur votre père était juge, vous étiez tout naturellement désigné pour faire votre droit, devenir avocat et ensuite défendre la veuve et l'orphelin, n'est-ce pas exact ?

— Ah ! c'est à Alain Gravel que tu veux parler pas à Toni ?

— J'aimerais b.en causer avec les deux...

— Aie là écoute là toé, il faut que tu choisisses, je peux pas parler à toé, deux à la fois. D'abord qu'est-cé que tu veux savoir ?

— Où vous êtes né ?

— Tu veux dire ousqu'é né Alain Gravel, c'é tu ça que tu veux dire, Mademoiselle ?

— Exactement

— Eh ben, je pense qu'il est né dans l'ouest canadien à Moose-Jaw, en Saskatchewan. C'est là aussi qu'il a étudié et a faite toute son "High School", puis après, il "a devenu oune annonceur de radio".

— Comme je vois, Toni, vous le connaissez assez intimement...

— Si je le connais, Mademoiselle... tiens comme le spaghetti que ma mère à moi elle fait depuis que je suis au monde...

— C'est une veine pour moi. Et votre ami, Alain, a débuté où, à Montréal ?

— A CKAC, au pionnier des postes français d'Amérique comme ils disent... C'est lui, tu sais Mademoiselle, qui était le benjamin des annonceurs. Y'avait rien que vingt ans dans ce temps là.

— Est-ce qu'il n'est pas traversé outremer dans le temps de la guerre ?

— Ah oui ! Et il a fait des émissions de nouvelles qui passaient sur les ondes courtes en France, en Afrique du Nord et dans les colonies françaises d'Indo-Chine. Y'a été reporter aussi pour une émission "Jean-Baptiste s'en va-t-en guerre".

— Je me souviens de cela...

— "Et puis tu te souviens-tu aussi, Mademoiselle, qu'il a été l'annonceur choisi pour retransmettre en français le discours que Sa Majesté le Roi de l'Angleterre y faite le six juin ?...

— Je pense bien. Est-ce qu'il n'a pas été créé membre honoraire de l'aviation française.

— Tu dis vrai là toé. Y-a-tu d'autres choses que tu veux savoure ?

— Oui, ce qu'il aime particulièrement dans la vie.

— Ouais... ben t'es pas mal indiscrète là toé, Mademoiselle...

— Que voulez-vous Toni, c'est mon métier... [ *Lire la suite page 41* ]

*AU STUDIO DE ST-HYACINTHE*

# En tournant "Le Curé..."

**Par JEAN-LOUIS LAPORTE**

Roméo! Un "still" s'il-te-plaît, demande Paul L'Anglais, le réalisateur du film le "Curé de Village". Roméo! Une photo de reconstitution pour cette scène, demande Legoudriadec, le metteur en scène de l'oeuvre de Robert Choquette. Roméo! Vite, un "flash" cela ferait une très bonne photo pour les journaux, hurle le publiciste. Roméo! Il me faut une épreuve de la scène 314, supplie la "script Girl".

Roméo! Peux-tu nous faire deux "murales" pour demain afin que nous puissions tourner les scènes du bureau de poste, demande Dick Jarvis, le directeur de la Production. Roméo! Peux-tu me donner la photo de la robe que portait Mme J. R. Tremblay, dans la scène 29, dit Laure Cahana, la costumière. Roméo! Il me faut une photo de la location No 4, affirme Jacques Pelletier, le décorateur du film "Le Curé de Village".

Dès six heures et trente, chaque matin, le nom de Roméo commençait à résonner dans le studio de St-Hyacinthe. On croirait, par moment qu'il n'y avait que lui sur le plateau tant son nom était en évidence. Mais Roméo Gariépy, le photographe officiel de la Quebec Productions, ne se monte pas la tête pour cela. Qu'il soit surchargé de travail ou non, il garde le sourire et ne s'énerve jamais. Et pourtant il aurait raison puisqu'il doit, très souvent, être à deux endroits différents au même instant et de plus développer, sur place, les photos de reconstitutions des scènes que l'on vient de tourner.

Afin de pouvoir satisfaire tous le monde, Roméo Gariépy doit travailler avec trois et parfois quatre cameras. Deux sur le plateau où l'on tourne afin de [ *Lire la suite page 40* ]

**Ci-contre, de haut en bas, "le bedeau" qu'interprète si pittoresquement EUGENE DAIGNAULT. — Mme J. R. TREMBLAY et JULIETTE HUOT, les deux commères qui laisseraient bien brûler un rôti pour satisfaire leur curiosité. — Juliette Martel (LISE ROY), la maîtresse de poste s'entretient avec un homme (PAUL GUEVREMONT) qui a bien connu son père dans les "States". — Ci-dessous, le brave et disert Pierrot Picotte que rend à merveille LOUIS BELMONT.**

Ci-dessus, *Monsieur le Curé* (OVILA LEGARE) donne à Mme Théberge (JEANNETTE TEASDALE) une leçon de morale. Si elle aime réellement son fils *Lionel*, elle ne doit pas chercher à le séparer de la jeune fille qu'il aime, mais au contraire, l'encourager dans cette voie. — Ci-dessous, le *Curé* s'entretenant, dans son bureau avec un Franco-Américain (PAUL GUEVREMONT) qui aurait connu autrefois le père de *Juliette Martel*, la petite amoureuse de *Lionel Théberge*.

Ci-dessus, un entretien aigre-doux entre la mère et le fils. *Mme Théberge :* "Ecoute, mon Lionel (DENIS DROUIN), même que tu serais pas toujours de mauvaise humeur ?... Et *Lionel :* "Dans quelle humeur veux-tu que je sois, après ce que tu m'as dit hier à soir !" — Ci-dessous, *Juliette* (LISE ROY) est très heureuse d'entendre parler de son père qu'elle n'a jamais connu. Elle offre à l'étranger un morceau de tarte et un verre de bière d'épinette bien fraîche.

Ci-dessous, Noiraud (GUY MAUFFETTE, à gauche) et son frère Gédéon, le barbier, (GEORGES BOUVIER) viennent de voir entrer le notaire *Bellerose* (interprété par CAMILLE DUCHARME) chez *Juliette Martel*. "Oui, oui... Nous comprenons, maintenant," semblent-ils dire. Et patati, et patata... les commentaires vont bon train. C'est que dans un village, les distractions sont rares et que les petites affaires prennent une très grande importance.

Ci-dessous, *Monsieur Théberge* (ARTHUR GROULX), maire, marchand, notable de l'endroit et père de *Lionel*, déclare sur le ton emphatique à sa noble épouse : "Toi qui es si raisonnable, quand il s'agit pas de Lionel, mais aussitôt que Lionel est en cause, t'as le bandeau sur les yeux..." Sympathique et pittoresque M. Théberge, comme il sait faire montre de psychologie, lui qui est habitué à servir le public et qui voit à l'administration de grandes choses !

**Ci-contre, à gauche, *Madame Paput* (MADY BARRY), dans son café, doit répondre à toutes les allusions et calomnies dont le *Docteur Louise* est l'objet devant l'opinion publique. — Ci-contre, en page de droite, *Docteur Louise* (MADELEINE ROBINSON) pleure la mort accidentelle de son fiancé. — Extrême droite, en page de droite, le *Docteur Louise* au chevet de son fiancé *Gérard* (BERNARD LANCRET) lui jure de poursuivre son oeuvre jusqu'à la reconnaissance de la suprématie de la médecine.**

# "LE DOCTEUR LOUISE"

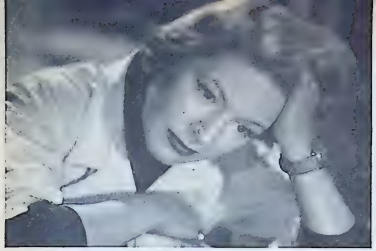
## *Suzanne Avon* et *Henri Poitras* ont tourné en France pour Renaissance Films Distribution

**Ci-dessous, Docteur Louise (MADELEINE ROBINSON), le maire *Desforges* (J. DAVY), Filasse (HENRI POITRAS) et Bourgoutin (GUY RAPP) dans une scène pathétique du film. Noter l'excellente composition de notre compatriote, Henri Poitras.**

**Une voisine, le Docteur Louise et J. Loiseau (P. VANDENBERGHE). Loiseau refuse de reconnaître son enfant que lui présente le Docteur Louise. Une des nombreuses scènes prenantes de ce film qui est un magnifique éloge du dévouement.**

**Ci-dessous, *Madeleine* (SUZANNE AVON) et le Docteur Louise dans une scène de confidences qui nouera très adroitement une intrigue dont l'intention première est de démontrer le dévouement de la médecine au secours des douleurs humaines.**

**Mme Pichard (LINE NORO), la mère de Madeleine, lui défend de sortir, au moment où cette dernière, précisément, quittait la maison pour aller rejoindre son fiancé au bal, d'où altercation qui s'ensuit sur un problème du coeur.**



DEUX artistes canadiens réputés, Suzanne Avon et Henri Poitras viennent de terminer en France un film très intéressant, réalisé dans les studios français et que nous verrons prochainement sur nos écrans. Docteur Louise, qui met en vedette des artistes internationaux tels que : Madeleine Robinson, Jean Davy, de la Comédie Française et Bernard Lancret, est une réalisation de René Delacroix. Le scénario promènera le spectateur dans des milieux aussi inattendus que : les débuts d'une carrière d'une femme médecin; le dévouement de la médecine au secours des douleurs humaines; le sacrifice et l'abnégation; la pègre spécialisée qui, non satisfaite du mauvais coup accompli, mâche sa boue pour en salir la réputation des honnêtes gens; et finalement, la Cour d'Assises d'où la vérité sort triomphante de la malice et de la calomnie.

Madeleine Robinson incarne le rôle du docteur Louise, jeune médecin qui, partant en vacances avec son fiancé, voit le destin changer définitivement son avenir. Appelés d'urgence au chevet d'un malade inconnu, un accident terrible les sépare et docteur Louise jure de demeurer dans la région où son fiancé lui fut enlevé. Elle doit alors lutter contre la pègre organisée avec un dévouement exemplaire. Le combat est terrible et les ennemis sont nombreux. Traduite devant les tribunaux, elle saura faire triompher la justice et la morale.

La musique est de Paul Misraki, à qui nous devons tant de chansonnettes à succès telles : Rapsodie Brésilienne, Normandie, Battements de Coeur et combien d'autres.

Docteur Louise a été une heureuse expérience d'échange entre studios français et canadiens, expérience qui a donné à deux des nôtres l'occasion de travailler avec des camarades d'outre Atlantique, expérience qui ouvre en même temps d'intéressantes perspectives entre les industries canadiennes et françaises du cinéma.

**Ci-dessus, le Dr Louise reçoit du maire *Desforges* (J. DAVY) les conseils qui l'encourageront à lutter jusqu'à la victoire de la médecine sur les "faiseuses d'anges". — Ci-dessous, Mme Paput, le Dr Louise et le curé (FADEUILHE) acceptent de coopérer pour vaincre la crédulité qui met en danger de nombreuses vies humaines.**

**Ci-dessus, notre compatriote SUZANNE AVON qui, dans "LE DOCTEUR LOUISE" interprète un rôle de premier plan. — Ci-dessous, *Madeleine* reçoit de bons conseils du Docteur Louise au moment de prendre une grave décision qui influera sur toute sa vie. Comme on voit, ce film constitue une fort intéressante étude des milieux sociaux.**

**C'était bien le coup de foudre pour Claire et Gilbert, mais, comme pour éprouver ce grand amour, le destin réservait une vie impossible à la belle enfant après le départ de son amoureux appelé en service. — Dessin de Jean Millet**

**Notre roman d'amour** - - -

et les arbres, quand j'ai aperçu dans une éclaircie votre robe blanche. Une lumière qui m'a guidé et vers laquelle je suis venu.

Avant même que je lui aie répondu — et que lui aurais-je dit? — il a ajouté que, depuis la veille, il habitait au sommet de la côte une petite maison qu'il avait depuis longtemps héritée de parents très lointains et où jamais encore il n'était venu.

— Pendant trois ou quatre semaines, dit-il en riant, j'y vivrai en solitaire, et puis...

Et puis, dans quatre semaines au plus tard, il en repartirait pour embarquer à Toulon sur un navire de guerre.

— Car, mademoiselle, poursuivit-il avec une emphase amusée et qui m'amusait aussi je viens d'être promu médecin de la Marine, et j'attends mon premier ordre de mission.

Nous nous étions assis sur l'un des rochers qui simulait un banc et — je me souviens que je déchiquetais un brin d'herbe — j'écoutais la jeunesse de sa voix, de ses voix, de ses paroles et de son rire. Il se nomma: Gilbert Mancel, puis nous avons parlé, un peu au hasard, entre des silences, de Seillans, de la montagne, et aussi de moi. Quand nous nous sommes séparés — cinq heures sonnaient au clocher de l'église — nous ne nous étions pas dit que nous nous reverrions le lendemain, mais le lendemain je l'ai revu. Il était déjà sur la terrasse quand j'y suis arrivée et il m'attendait.

— Cette fois, me dit-il, ce sont vos cheveux blonds que j'ai entrevus d'abord... Une autre lumière...

Et le lendemain encore, et puis l'autre lendemain, et puis tous les jours qui suivirent, nous nous sommes retrouvés. Lui et moi, nous nous laisions un jeu d'arriver avant l'autre sur la terrasse. Je me hâtais à perdre le souffle pour la joie d'entendre un pas rapide se rapprocher dans les rochers et de dire: "Bonjour, monsieur le retardataire!..." Quelquefois, c'était sa voix que j'entendais d'abord: "Me voici, Claire!", disait-il. Et j'écoutais cette voix comme jamais encore je n'en avais écouté aucune, avec une émotion qui serrait un peu la gorge et le coeur. A la vérité, sans le savoir, et sans même savoir encore ce que c'était que d'aimer, j'aimais déjà Gilbert.

Une semaine entière passa, puis une seconde, et, à la fin de cette deuxième semaine, Gilbert reçut son ordre de départ. Dans quinze jours, maintenant, il devrait quitter Seillans et il n'y reviendrait qu'après une absence de quatre à cinq mois, et un voyage dans les mers d'Orient.

— Encore quinze jours..., dit-il avec une fausse gaîté.

— Encore quinze jours..., répondis-je avec le même feint enjouement.

Mais je mentais à mon coeur et à ma peine soudaine. Dans quinze jours, il serait parti et je ne le verrais plus. Ah! comme elles furent brèves ces journées qui me séparaient de son départ... Quoi, une est déjà finie?... Quoi, une autre encore?... Pourquoi ne peut-on pas arrêter le temps quand il est heureux?... Plus que dix jours, à présent... Même pas, plus que huit, plus que cinq, plus que trois... Nous ne nous parlions pas, pourtant, de la séparation prochaine, comme si le silence pouvait la retarder, mais la veille du dernier jour, en revenant vers Seillans, j'ai pleuré... Pour aller à notre dernière rencontre, le lendemain, j'ai couru et j'ai déchiré ma main à des ronces... Ah! il ne s'agissait plus d'être la première, par jeu, mais de demeurer plus longtemps près de lui...

Avant d'arriver à la terrasse, je l'ai vu entre les feuilles, tourné vers moi... "Claire...", m'a-t-il dit seulement, et sa voix tremblait. Il s'efforçait cependant de sourire, et j'essayais de sourire aussi. Je me souviens mal de ce qu'ont d'abord été nos paroles, des mots ordinaires comme on en dit quand on veut mettre du bruit sur sa pensée. Il avait fermé sa maison, porté sa valise à la gare et il était prêt au départ, mais il ne me quitterait qu'à la dernière minute et nous avions deux heures devant nous.

— Demain, dit-il enfin, à voix basse et douce, quand vous reviendrez ici, je serai déjà très loin en mer. Revenez-y à votre heure habituelle pour qu'à cette minute même où vous y arriverez je puisse vous imaginer sur cette terrasse, sous ces arbres.

Je pus à peine répondre:

— Oui, je vous le promets.

Il ajouta:

— Je fermerai les yeux et je vous reverrai avec vos gestes familiers... Ah! vous ne pouvez pas savoir encore ce que de tels mots sont pour moi... Vous revoir, ne fût-ce même que par le souvenir... mon bonheur était de vous rencontrer ici, chaque jour, de m'asseoir près de vous, de guetter la plus simple de vos attitudes, la moindre intonation de votre voix, et de faire à vos côtés un rêve qui, peut-être, ne se réalisera jamais...

Je me taisais, mais chacune de ses paroles rejoignait mon silence dans mon coeur. Il répéta: 'Mon bonheur...", puis il me dit que, sans moi, ce mot de "bonheur" serait vide de sens, qu'il ne pouvait le penser et le prononcer qu'en songeant à moi, et il me dit aussi, plus doucement encore et plus bas — mais je l'aurais entendu même s'il s'était tu — que j'étais tout pour lui: celle à qui l'on confie sans crainte son nom, son foyer, son avenir; celle que l'on aime entre toutes les femmes... Si mes lèvres ont tremblé, c'est qu'elles ont redit en silence: "Celle que l'on aime entre toutes les femmes..." C'était comme si une lumière nouvelle éblouissait toute ma vie... Celle que l'on choisit... Et c'était moi qu'il avait choisie entre toutes... J'écoutais, dans ma lumière, dans mon rêve... Il m'aimait, il le disait, et dès le premier jour il m'avait aimée... Si je l'aimais aussi, si je voulais être sa femme, il démissionnerait à son retour de croisière et il deviendrait médecin à Seillans ou à Fayence, ailleurs si je préférais. Toute une vie commencerait pour nous comme une grande route où nous irions seuls, côte à côte, la main dans la main...

**EDMUND O'BRIEN, le directeur VINCENT SHERMAN et VIVECA LINDFORS, la nouvelle étoile suédoise, lisent et commentent ensemble une scène de leur prochain film pour les studios Warner Bros., SOMEWHERE IN THE CITY. Ce film n'a pas encore été présenté sur les écrans montréalais.**

# Il a préparé son avenir

**Comme à vous et à moi, la vie ne lui a pas toujours souri. Il lui était difficile parfois de joindre les deux bouts. Mais il a quand même pensé à l'avenir. Il a mis de l'argent de côté. Pas beaucoup à la fois, mais de façon méthodique. Et c'est ainsi qu'il peut maintenant se consacrer tout entier à ses fleurs.**

**Vous également, vous pouvez préparer votre retraite, en prenant dès maintenant ou en conservant l'habitude d'économiser. Les Obligations d'épargne du Canada vous faciliteront la tâche. Achetez-en dans les banques, chez les courtiers de placement ou au moyen de retenues sur votre salaire.**

*Accumulez des économies— Achetez des*

## Obligations d'épargne du Canada 4e émission

*On a toujours une raison d'économiser*

**EN VENTE À PARTIR DU LUNDI 17 OCTOBRE**

Photo non retouchée

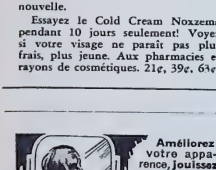
# TROUVÉ

Examinez bien cette tête de femme N'est-elle pas jolie? Pas un pli, pas la moindre ride. Pas étonnant qu'elle passe pour beaucoup plus jeune que son âge... 35 ans! C'est qu'elle a enfin *trouvé* le secret de la fraîcheur et la jeunesse du teint.

Et vous... donnez-vous à votre épiderme les soins qu'il requiert? Protégez-vous contre la rugosité et la sécheresse de la peau ainsi que les rides, qui vieillissent avant l'âge.

Voici une crème à triple-action sans pareille — Cold Cream Noxzema — qui contribuera à rajeunir votre teint. Elle *nettoie à fond*, renouvelant la texture de la peau. Elle en adoucit la rugosité et en estompe les petites rides. Elle *stimule* — donne au teint défraîchi une vie nouvelle.

Essayez le Cold Cream Noxzema pendant 10 jours seulement! Voyez si votre visage ne paraît pas plus frais, plus jeune. Aux pharmacies et rayons de cosmétiques. 21¢, 39¢, 63¢.



**Améliorez votre apparence, jouissez vous aussi d'une belle taille aux lignes harmonieuses. Les PILULES PERSANES donneront à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.**

**PILULES PERSANES**

$1.00 la boîte, 6 boîtes pour $5.00. Dans toutes les bonnes pharmacies ou **expédiées franco par la malle, sur réception du prix.**

Société des Produits Persans 628, rue Notre-Dame, Est, Montréal

Pilules Persanes

**DETECTIVES**, Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE. Casier 25, Station T. Montréal, P.Q.

— Cette vie, me dit-il, je l'ai bien souvent imaginée. Nous aurions une maison à nous dont vous seriez l'âme, et qui serait claire, comme votre nom, et d'où j'entendrais de partout le bruit de votre présence. Je l'apercevrais de loin quand je reviendrais le soir et je vous devinerais derrière une fenêtre d'où vous attendriez mon retour. Quelquefois, la nuit serait tombée et je me hâterais en pensant: "Elle doit s'alarmer" et ce tout petit mot: "Elle" prendrait toute la grâce de votre nom et deviendrait votre nom lui-même. Vous vous alarmeriez vraiment et, tout à coup, vous entendriez mon pas ou le bruit de ma voiture. Alors, enfin rassurée mais encore un peu tremblante, vous ouvririez toute grande notre porte et, dans un jaillissement de lumière, je vous retrouverais. Je vous dirais seulement: "Claire!..." et vous me répondriez...

— Gilbert !... dis-je comme si je répondais vraiment.

Il comprit ma voix et, enfin, je me comprenais moi-même... Oui, par lui, toute une vie commençait, si belle, si lumineuse qu'elle éblouissait le coeur comme une clarté trop vive éblouit les yeux. J'étais heureuse à éclater en sanglots. Un jour, bientôt, je serais sa femme, et il y aurait vraiment devant nous cette belle route droite où nous serions seuls, tous les deux, proches l'un de l'autre... Je pensais avec ses mots et je n'aurais pu en imaginer de plus beaux ni de plus rares.

Du temps qui passa sur nous je ne garde aucun souvenir de durée. Nous ne parlions de notre séparation que pour songer au moment où elle s'achèverait et, ainsi, nos paroles échappaient-elles à la proche réalité pour rester éclairées d'illusion et de rêve.

Gilbert avait enveloppé d'un bras mes épaules, et ma tête reposait contre lui. Son souffle faisait bouger mes cheveux.

— Claire, je veux qu'il n'y ait au monde aucune femme plus heureuse que vous, plus aimée, je veux...

Un sifflement lointain de train l'interrompit. Il n'ajouta plus rien et, penché sur moi, il me regardait avec une douceur poignante d'adieu et caressait mes cheveux. Puis, quand le train eut encore sifflé, plus proche, il m'embrassa et commença de descendre la côte vers la petite gare que des arbres cacnaient, au bas du village. Un instant, il disparut, puis je le revis déjà éloigné. Tourné vers moi, il levait le bras dans un geste confiant, et, de nouveau, je cessai de l'apercevoir. Mais je savais qu'il était là encore, dans les arbres, et le geste de son bras restait dans mon regard.

Le train arrivait avec ses vieux wagons de bois, ses roues criardes et sa locomotive soufflante dont la haute cheminée cuivrée fumait. L'air était si calme et si pur que des voix montaient de la gare entre des heurts de wagons manoeuvrés. Puis, geignant, ahanant, le train sortit des arbres et, une fois encore, pendant quelques secondes, j'aperçus Gilbert debout à une portière... D'autres arbres le masquèrent, et, dans la plaine, le vieux train enfumé — tantôt apparu et tantôt disparu — s'amenuisa, devint peu à peu comme un jouet d'enfant... Il ne fut plus enfin, très loin, là-bas, derrière un épaulement de colline, qu'un flocon de fumée qui s'effaçait...

Ce jour-là, je demeurai sur la terrasse plus tard qu'à l'ordinaire, car, sur cette pierre où Gilbert s'était assis, près de cette touffe d'herbe qu'il avait écrasée, devant cette petite branche qu'il avait rompue, était encore sa présence. Je me parlais de lui à voix basse, je me disais comme en confidence que notre séparation n'était rien puisqu'il reviendrait bientôt et que je serais sa femme. J'étais heureuse comme on l'est dans un conte. Trop heureuse...

•

Un matin — Gilbert était parti depuis deux semaines — regardant vers la rue au travers des persiennes baissées, j'aperçus devant la maison trois ou quatre paysans à demi endimanchés, qui paraissaient se consulter à têtes rapprochées. Mon père, que je ne voyais pas, leur dit à voix haute, cordiale:

— Si c'est à la banque que vous venez, entrez!

Ils s'avancèrent gênés, en se découvrant, et si je cessai de les apercevoir, je les entendis traverser la salle d'attente et entrer dans le bureau de mon père. Ils y restèrent près d'une heure et, au déjeuner, je parlai d'eux à mon père. C'étaient des petits déposants instruits de quelques difficultés que traversait la banque et qui étaient venus retirer leurs fonds. Il les avait remboursés, mais il prévoyait que d'autres se présenteraient. Il était soucieux, et lui qui me disait toujours que les affaires d'argent ne regardaient pas les petites filles, il m'expliqua comment il plaçait dans des banques régionales plus importantes que la sienne tous les fonds qui lui étaient remis. Or, depuis quinze jours, l'une de ces banques, et justement celle à qui il avait confié les sommes les plus fortes — "Plusieurs millions, mon petit!" — avait suspendu ses paiements. Peut-être les reprendrait-elle plus tard, mais pour l'instant tous les comptes étaient bloqués. Il choisissait, pour que je le comprenne bien, les mots les plus simples et il les commentait de sa voix douce, presque timide. Jusqu'à présent, il avait espéré que la situation obérée de cette banque régionale resterait ignorée, mais ses visiteurs l'avaient détrompé.

— Pardonnez-moi, petite fille, si depuis quinze jours je suis un peu songeur.

Moi, depuis quinze jours, je vivais en aveugle dans mon bonheur et je n'avais rien vu. Pauvre père chéri!... Je lui demandai ce qui pouvait advenir maintenant.

— Je te l'ai dit, me répondit-il. Je dois m'attendre à de nouveaux retraits et, pour y parer, je vais de mon côté reprendre tous les fonds que j'ai versés dans les banques solvables. Évidemment, ces fonds ne suffiraient pas à rembourser tous mes déposants et j'espère, de toutes mes forces, qu'aucune panique ne se produira et qu'ils ne me réclameront pas tous la restitution de leurs dépôts. S'ils le faisaient...

Il se leva de table — à peine avait-il touché au repas — et vint à la fenêtre qui donnait sur le jardin. Très grand, mais les épaules un peu voûtées, il se détachait en ombre sur le fond de soleil et de fleurs. Il se rapprocha ensuite de moi avec un sourire dont je devinais la contrainte et qui voulait rassurer. Comme il se taisait, je lui dis:

[ *Lire la suite page 27* ]

# RENÉE SAINT-CYR

**Renée Saint-Cyr est une des vedettes les plus élégantes. Très féminine, elle aime la mode changeante, capricieuse, fantaisiste qui, chaque année, nous arrache à la monotonie qu'engendrait celle de l'année précédente. Ce qui ne veut pas dire pour cela qu'elle la suit aveuglément. Elle adapte la mode à elle plutôt qu'elle ne s'adapte à la mode. A la vérité, Renée Saint-Cyr a cette élégance de bon aloi qui consiste à ne pas se faire remarquer, tout en étant parfaitement habillée.**

*COULISSES ET BOULEVARDS*

# HOLLYWOOD VU DE PRÈS

## Par ELGE HESSE

**(Exclusif au "FILM")**

### LE NATUREL... REVIENT AU GALOP

Je sais bien que ce dicton vieux comme la terre ne vous est pas inconnu; mais lorsque ce'st Michael Curtiz, le fameux directeur de Warner Brothers, qui vous le répète au cours d'un déjeûner, on ne saurait l'ignorer. "On dit souvent, "chassez le naturel"... non, il ne faut pas le chasser, surtout lorsqu'il s'agit du métier d'artiste, car il faut s'appliquer à rester aussi naturel que possible. C'est en voulant forcer la note que l'on fausse, n'est-ce pas, lorsqu'il s'agit de musique? Il en est ainsi au théâtre proprement dit. C'est le conseil que ce directeur de première classe s'empresse à donner à quiconque, débutant dans le métier, recherche un avis de sa longue et fructueuse expérience.

### "T'EN FAIS PAS !"

C'est la devise de James Cagney. "La vie m'a appris que c'est en ne se hâtant pas outre mesure que l'on parvient à dépasser ceux qui s'enfièvrent pour arriver les premiers. "Le bruit et l'énervement, le travail à haute pression et l'inquiétude de savoir si l'on parviendra à destination, à son but, à la minute que l'on s'est assignée, voilà oui est fini pour moi... Voilà sept ans que je ne tourne plus qu'un film par année. Je m'en trouve bien. Le secret en toutes choses, c'est de "partir à point"... Chacun le sait, mais combien peu de gens, en vérité, pratiquent cet axiome devenu lieu commun et par cela même trop désuet pour notre rapide vingtième siècle. "Maintenant, ajoute-t-il, je suis d'abord père de famille et heureux, sur mes 120 acres de terre au Massachusetts. Il ne faut pas oublier que ce repos est mérité, si l'on songe que j'ai travaillé comme un diable depuis l'âge de dix-sept ans dans un métier qui n'est une sinécure que pour ceux qui vont nous voir évoluer à l'écran."

### EN SANTE

Alexis Smith, lors de son dernier voyage au Canada, n'a pu s'empêcher de remarquer l'air de santé rayonnant de tous les Canadiens qu'elle y rencontrera. "Ils sont, et j'en ai rencontré des centaines, tous optimistes; ils sont gais et leur conversation est si nourrie que c'est un repos que de se trouver en leur compagnie."

En vérité, mon séjour au Canada m'a laissé une charmante et reposante impression. J'y retournerai bien sûr."

### LES MAISONS ONT-ELLES UNE AME ?

C'est ce que je me suis souvent demandé; mais je n'en parlais pas, de crainte de paraître ridicule. Et voilà que June Havoc et son mari le producer Bill Spier, se joignent à Charles Coburn pour être de mon avis. "Il est des maisons qui sont faites pour vous, déclare Charles Coburn qui vient de tourner "Every Body Does It". En effet, renchérit June Havoc, que l'on verra dans "Oh, Doctor!". Nous avons décidé d'offrir à l'encan tous nos souvenirs. Nous en avons pour l'ameublement de toute une maison. Et le tout se trouve en entrepôt depuis déjà une couple d'an-

nées. Nous en avons pour plus de $75,000.00, et notre maison ne se prête pas à ce genre de "collection". Coburn songe lui-même à offrir tout un assemblage de souvenirs de théâtre qu'il s'est amassé depuis près d'un demi-siècle. La collection, comprenant des textes manuscrits, des pancartes historiques, programmes de pièces ou films fameux jaunis par le temps, des costumes portés par des personnages célèbres, etc., etc., est une des plus élaborées qui soient. "Dans mon testament, fait-il, il est une clause assignant cette collection de musée à une institution publique."

**SAVIEZ-VOUS QUE ?**

Frank Sinatra entra dans la carrière par la porte du fameux programme d'amateurs à la radio, du regretté Major Boles? — Que Audrey Totter, avant de faire du cinéma fut connue à la radio sous le surnom de "l'actrice aux mille voix" tant elle interprétait de rôles divers. — Que Ann Miller prit des leçons de danse dès l'âge de trois ans, et n'a cessé depuis de pratiquer pendant quatre heures chaque jour? — Que Clark Gable et Spencer Tracy furent copains dans "The Last Mile", leur premier rôle théâtral à Broadway?

**CHANTEUSE ?**

Je suis sûre que vous ne vous imaginiez pas plus que moi que Rosalind Russell pouvait faire mieux que turluter un air de chanson. La vérité c'est qu'elle s'accompagnera et piano et chantera deux airs dans son prochain film à Columbia: "Tell It To The Judge". Ce sera une gâterie-surprise pour ses nombreux admirateurs. En effet, Rosalind est une des plus versatiles artistes du septième art. Robert Cummings, qui est son vis-à-vis dans la comédie moderne qu'ils interpréteront à l'écran, se joint à elle en vocalisant les choeurs de "It's a Blue World", et "Let's Fall In Love".

**En page de gauche, photo du haut, FRANK SINATRA dont la personnalité fait toujours l'admiration des "bobby-soxers". — Au bas, ALEXIS SMITH qui parle encore avec enthousiasme de son dernier voyage au Canada. — Ci-dessus ROSALIND RUSSELL continue de s'intéresser aux oeuvres philanthropiques comme la St. Anne's Maternity Hospital. — Ci-contre, JAMES CAGNEY qui prend désormais la vie plus aisément. — Ci-dessous, le directeur Michael CURTIZ, partisan du "naturel" dans le monde artistique.**

Ci-dessus, à l'époque où WILLIAM POWELL entrait dans la gloire. C'était, on se souvient, peu de temps avant l'avènement du "parlant", et le titre "Beau Geste" était sur toutes les lèvres. Il était beau, il était jeune le légionnaire... La taquinerie, Powell la prendra fort bien, car il n'hésite pas lui-même à sourire de ses premières armes qui avaient vraiment de l'éclat.

*REGARDS SUR LE PASSÉ*

# WILLIAM POWELL TOURNE DEPUIS VINGT-HUIT ANS

par

LOUISE GILBERT-SAUVAGE

(Notre correspondante à Hollywood)

AUTANT il est tout naturel pour la jeunesse de scruter l'horizon mystérieux de l'avenir, afin d'entrevoir si possible les bonheurs et les joies qu'il est légitime d'espérer, autant il convient à l'âge mûr de jeter un regard en arrière, c'est-à-dire quand on se sent rendu à la croisée et qu'il nous semble faire bon s'arrêter pour faire le point. Les artistes de la scène ou de l'écran, pas plus que les autres, n'échappent à cette hantise du Temps si inexorable, en dépit de l'existence la plus remplie, la plus mouvementée.

C'est alors qu'il se trouvait dans un semblable état d'esprit que je surpris l'autre jour William Powell, fidèle à un rendez-vous fixé aux fins d'une interview destinée aux lecteurs du *Film*. Après le moment de préambule ordinaire à ce genre d'entretien, il entra sans plus, dans le vif du sujet qui avait fait l'objet de sa méditation: "Voyez, me dit-il, comment j'étais et de quoi j'avais l'air, il y a un quart de siècle..." Ce disant, il me présenta un jeu de photos extraites de divers films qu'il a tournés au cours de sa carrière. Une scène nous le montre aux côtés de Lillian Gish, dans "Pomola". Immédiatement avant cette production, soit en 1920, il avait fait ses débuts à l'écran par "Sherlock Holmes. Antérieurement à cette date, me confie-t-il,

**WILLIAM POWELL a toujours su passer d'un genre à l'autre avec une parfaite aisance : vilains, héros, comiques et amoureux. Malheureusement pour la sirène d'hier, la légende n'indique pas l'identité du personnage dit du beau sexe, mais la preuve est là que Powell faisait un amoureux dans le style du temps.**

**Nous retrouvons ici notre homme au sommet de sa carrière dans un film de production plus récente. Comme on peut voir, il a ajouté cette fois une corde de plus à son arc dans un rôle de composition inattendu. Du légionnaire bellâtre il est passé au Monsieur d'âge avancé à la tenue impeccable et moderne.**

j'avais fait du théâtre depuis 1912." Et puis il continue: "Voilà donc vingt-huit ans que je tourne... Tout cela me paraît si récent qu'il me faut faire le compte pour me donner la certitude que je ne rêve pas!" "Comme vous pouvez constater, j'étais alors un tout jeune homme déterminé à de bien grandes choses. j'étais alors enthousiaste mais mesuré, et je vous assure que je me souviens de mon premier film comme si c'était d'hier..."

Que de succès, que de triomphes vous avez connus depuis cette date, lui répondis-je. Mais dites-moi, M. Powell, à quoi surtout attribuez-vous l'aspect si heureux de votre carrière?

"Votre question m'intéresse plus que vous ne croyez, car, je crois que ma réponse aura quelque utilité comme conseils à mes benjamins: c'est que dès le début de ma carrière, je savais exactement ce que je voulais..." "En d'autres termes, je ne suis pas tombé dans la traditionnelle erreur de la jeunesse en ne comptant pas trop sur la chance, sur ma bonne étoile. Une trop grand part d'illusion, comme vous savez, déforme les perspectives, change l'optique et retarde la marche rationnelle d'une progression voulue, arrêtée selon un plan défini..."

En effet, acquiesçai-je, tout en ayant confiance en son avenir, il ne faut pas, non plus et comme vous dites si justement, oublier la locution si ancienne et si juste, "Aide-toi, et le ciel t'aidera." Je conçois très bien, moi aussi, qu'un solide métier s'acquiert d'abord par une longue patience, un travail constant... Et de continuer mon interlocuteur: "Si on est conscient d'avoir des dons, tant mieux, cela ne nuit pas, bien au contraire, mais ces dons, si on veut les transformer en d'authentiques talents (ce qui n'est pas la même chose) il faut les mâter, les buriner par le travail. Et puis, n'est-ce pas, ce sont les spécialistes qui donnent le ton, qui inspirent confiance? Alors, qu'est-ce qu'un spécialiste, en ce domaine comme dans tous les autres, si ce n'est précisément celui qui s'est toujours astreint à cette discipline que je viens de mentionner? Il est possible que celui qui va au hasard, à l'à peu près, connaisse certains succès, mais il n'est pas toujours sûr d'être en parfaite possession de la clé, d'être un maître.

C'est en ces termes mesurés, sans la moindre trace d'affectation ou de prétention, que cet artiste consommé me fit part de ces réflexions, lesquelles peuvent être considérées comme opinions bien arrêtées et mûries. Pour bien comprendre la pensée que je ressens en écrivant ces lignes, il faudrait que le lecteur ait pu, comme moi, scruter l'expression de cette vedette que des millions de cinéphiles de par le monde ont surnommée "The Thin Man", surnom inspiré du titre d'une série de films que William Powell a su mettre en valeur ( *Lire la suite page 41* )

**Ci-dessus faisons un autre retour sur le passé, au temps du silencieux. Pas de doute possible : Powell, cette fois est le "vilain" sournois, assoiffé de vengeance, et le "bon", selon notre expression populaire, n'est nul autre que ce brave Francis-X Bushman qui, alors, passait pour le héros par excellence.**

**Ci-contre, en page de gauche, autre film de la première époque et, dans "Pomola", grande machine d'allure historique avec comme partenaire, LILLIAN GISH qui, jeunette, point n'est plus. — Ci-contre, à droite, autre démonstration attestant la versatilité de William Powell, cette fois dans le genre music-hall.**

FLAUBERT A L'ECRAN

# "MADAME BOVARY"

avec

Jennifer Jones et James Mason

Tous ceux qui admirent la perfection du style de Flaubert et qui considèrent *Madame Bovary* comme le roman le plus important de la littérature française, ne peuvent s'empêcher de ressentir une vive appréhension à l'idée de le retrouver découpé sur l'écran. Les cinéastes de Hollywood, dont on connaît l'audace et aussi, d'ailleurs, l'habileté, viennent de réaliser cette périlleuse entreprise.

Le film a pour directeur, Vincente Minelli, le mari de Judy Garland; le réalisateur est Pandro Berman, et le photographe, Robert Planck. Quant à la distribution, elle est particulièrement soignée. Jennifer Jones incarnera l'infortunée et trop romanesque héroïne. Van Heflin sera [ *Lire la suite page 42* ]

**Photo du haut, à gauche, LOUIS JOURDAN (Rodolphe) et MARINETTE ANDREWS, conseillère technique, échangent leurs impressions sur le roman célèbre de Gustave Flaubert. — A droite, JENNIFER JONES (Emma), dans sa loge, poursuit un travail d'aiguille tout en écoutant ce que lui raconte la petite Liza MINELLI, enfant de Judy Garland et du directeur du film, Vincente Minelli. — Ci-dessous, *Rodolphe* et *Emma* attendent le signal, "On tourne !"**

***UN CROQUIS***

# IRENE CORDAY

**Par FRANÇOIS JACQUES**

IRÈNE CORDAY qui avait disparu de la scène et de l'écran depuis quatre ans, allait faire sa rentrée dans le film de Marcel Cerdan "Mains d'Argile". Mais elle n'a tourné que deux jours. Souffrante elle dut quitter le studio et a subi ces jours-ci une intervention chirurgicale.

Le dernier film d'Irène Corday fut "Premier de Cordée" dont elle fut la vedette. Mais tout de suite après ce film elle rencontra le grand amour, se maria et quitta Paris, le cinéma et tout ce qui était sa vie pour partir avec son mari en Savoie. Ce fut trois ans de bonheur pour elle, et trois ans de silence pour nous. Son mari est mort il y a un an. Irène est rentrée à Paris et revient au cinéma.

Elle eut pendant la guerre un "Départ" extraordinaire. Son interprétation de Sainte Thérèse de Lisieux la lança du jour au lendemain. "Thérèse Martin" fut l'un des films qui fit les plus grosses recettes au début de la guerre. Puis Irène Corday reprit le rôle crée par Sarah Bernardt dans "La ville morte". C'était une audace sans précédent qui aurait pu lui coûter cher. Mais elle a réussi pendant quatre mois; le public parisien a couru voir Irène pleurer de vraies larmes deux heures entières tous les soirs.

[ *Lire la suite page 41* ]

**Remarquée comme artiste de grand avenir dans son interprétation de "Thérèse Martin", et aussi dans "L'Ange Gardien" et "Les Ailes Blanches", IRENE CORDAY demeure une figure à la fois fascinante et énigmatique.**

# LE SOUCI DU DETAIL

No 2961 — Robe pour jeunes filles. Grandeurs 12 à 20. Métrage requis pour taille 14 : 4⅛ v. en 35", 3⅜ v. en 39", 3½ v. en 41", 2½ v. en 54". Prix 25¢

No 2959 — Pour adolescentes ou jeunes filles. Grandeurs 11 à 18. Métrage requis pour taille 12: 4¾ v. en 35", 4¼ v. en 39", 4 v. en 41", 3⅛ v. en 54". Prix 25¢

No 2954 — Robe pour jeunes filles. Grandeurs 12 à 20. Métrage requis pour taille 16 : 5¼ v. en 35", 4¾ v. en 39", 4½ v. en 41", 3¼ v. en 54". Prix 25¢

**Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons du "Film", Dominion Patterns, Ltd., 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York City, U. S. A.**

## MON CHER AMOUR PERDU

[ *Suite de la page 18* ]

— Tu n'as pas achevé ta phrase, tout à l'heure.

— Laisson cela, petite fille, éluda-t-il.

L'après-midi, quand je revins de la terrasse — très tôt, car les paroles de mon père, celles qu'il avait dites et celles qu'il n'avait pas achevées, ne me quittaient pas — je rentrai non par le jardin, mais par la rue. Je voulais jeter un regard dans la salle d'attente. Elle était pleine et il en sortait une rumeur confuse. Tout au fond, j'aperçus mon père sur le seuil de son bureau. Il plaisantait:

— A la bonne heure, voilà une belle chambrée!

Tous les soirs, il fermait la banque à six heures, mais, ce soir-là, à huit heures il travaillait encore. Je l'attendais dans la salle à manger, près de la table servie, et le jour descendait sur le jardin. Entre lui et moi, il n'y avait qu'une porte dont je n'aurais eu qu'à m'approcher pour l'entendre parler.

Vers huit heures, il l'a entrouverte pour me dire: "Dîne sans moi, mon petit", mais j'ai continué de l'attendre. Une heure plus tard seulement, il est sorti de son bureau et s'est assis à table. Il était las, comme vieilli, avec des veines gonflées aux tempes. Il a dîné très vite, puis il m'a dit qu'il avait encore à travailler à sa comptabilité et ne se coucherait pas tout de suite. Entre deux sommeils, je l'ai entendu rentrer dans sa chambre voisine de la mienne. Ma pendule sonnait trois heures du matin.

A l'aube, il redescendit dans son bureau et ouvrit plus tôt que les autres jours la porte de la banque, sur la rue. Ses premiers clients étaient déjà arrivés, car je l'entendis qui disait: "Entrez, je suis à vous..." et d'autres arrivèrent bientôt. Debout derrière les persiennes, je les voyais descendre de la place ou monter du bas de la rue.

Ils n'avaient plus cet air hésitant que montraient, la veille, les paysans qui se concertaient sur le seuil. Ils pressaient le pas, résolus, exigeants. Avant midi, la salle d'attente était remplie et un groupe se forma devant la porte, s'épaissit. Quand un client sortait en l'interrogeait, d'une voix que l'inquiétude ou un dernier respect pour mon père retenait cependant... "Est-ce qu'il avait été payé?... Oui... Payé de tout?... Oui... Bon."

Mon père ne déjeuna que d'un morceau de pain qu'il me demanda et que je lui portai dans son bureau. "Ne t'inquiète pas, petite fille, me dit-il avec une tendresse prévenante dont je fus bouleversée. Tout s'arrangera, tu verras." J'aurais préféré de la colère à cette douceur qu'il essayait de cacher, je l'ai su plus tard et, bientôt, les premières atteintes du désespoir se dessinèrent. Il essuyait son front mouillé de sueur avec un grand mouchoir à carreaux et, me montrant la porte de la salle d'attente où les voix faisaient comme un grondement:

— Laisse-moi, maintenant, ma petite, ils ont le droit de s'impatienter... Ils ont peur, et ils sont malheureux aussi.

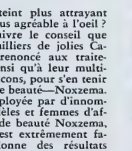
L'après-midi, je ne revins pas à la terrasse — de ma chambre je regardai seulement, en haut de la côte, la maisonnette blanche, "le mas", comme on disait au village, où Gilbert avait vécu. Ma place


# 4 SIMPLES MOYENS D'EMBELLIR SON TEINT

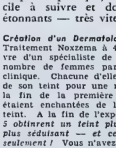
## Essayez ce nouveau traitement de beauté simple et pratique

● Rêvez-vous d'un teint plus attrayant — plus velouté et plus agréable à l'oeil ? Vous n'avez qu'à suivre le conseil que vous donnent des milliers de jolies Canadiennes qui ont renoncé aux traitements compliqués ainsi qu'à leur multitude de pots et de flacons, pour s'en tenir à une unique crème de beauté—Noxzema. C'est la méthode employée par d'innombrables actrices, modèles et femmes d'affaire. Ce traitement de beauté Noxzema, simple et pratique, est extrêmement facile à suivre et donne des résultats étonnants — très vite, le plus souvent.

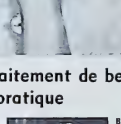
***Création d'un Dermatologiste*** — Le nouveau Traitement Noxzema à 4 opérations est l'oeuvre d'un spécialiste de la peau. Un grand nombre de femmes participèrent à un test clinique. Chacune d'elles avait à se plaindre de son teint pour une raison quelconque. A la fin de la première semaine, la plupart étaient enchantées de l'amélioration de leur teint. A la fin de l'expérience, *4 femmes sur 5 obtinrent un teint plus doux, plus velouté, plus séduisant — et ceci en deux semaines seulement !* Vous n'avez qu'à les imiter.



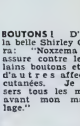
**CREME DE NUIT!** "J'applique tous les soirs sur mon visage, le merveilleux "masque" Noxzema", dit la jolie Jan Barker, "mon teint en a été tellement embelli que je le recommande à toutes mes amies."



**PEAU SECHE!** La gentille et blonde Mme Sonia Dorsey a la peau très sèche. Elle nous dit: 'Noxzema m'aide énormément à garder ma peau douce et fraîche. Il constitue mon unique crème de beauté."



**BOUTONS!** D'après la belle Shirley O'Hara: "Noxzema nous assure contre les vilains boutons et bien d'autres affections cutanées. Je m'en sers tous les matins avant mon maquillage."



**FOND DE TEINT!** La charmante Doris Kamp dit ceci: "Noxzema est vraiment ma crème de beauté et mon fond de teint. Je l'emploie tous les jours. Ma peau n'en est que plus belle et je n'ai jamais le bout du nez luisant."

***Nouveau Traitement de Beauté*** — Ces femmes firent régulièrement les 4 opérations suivantes :

1. **Le matin** — se baigner le visage à l'eau chaude, appliquez *la crème* Noxzema sur une serviette mouillée et s'en laver le visage.
2. Appliquer Noxzema comme fond de teint.
3. **Le soir** — Répéter le nettoyage *à la crème* du matin avant le coucher.
4. Masser légèrement Noxzema sur le visage... et en appliquer davantage sur les boutons.

***Vous ferez "Peau Neuve"*** — Suivez fidèlement ce traitement pendant deux semaines. Vous en serez absolument enchantée! Après quelques jours, vous verrez s'écailler les peaux mortes. Ne vous alarmez pas. N'allez pas croire que Noxzema assèche votre peau. Continuez à vous en servir jusqu'à ce que, débarrassée des peaux mortes, votre peau retrouve un éclat, une douceur, un velouté jusque là insoupçonné. Commencez donc dès aujourd'hui! **Procurez-vous Noxzema aux pharmacies ou rayons de cosmétiques. 21c, 49c, 69c, $1.39.**

était près de mon père et, pour être plus près de lui qui n'aurait pas voulu que je reste dans mon bureau, je demeurai toute la journée dans la salle à manger, contre la fenêtre du jardin. Quelquefois, la voix de mon père m'arrivait, mais, plus les heures passaient, plus elle faiblissait: "Voilà votre argent... Comptez bien... Vous n'aviez rien à craindre, ni personne..." Il ne ferma la banque, sur le dernier réclamant de la journée, qu'après dix heures. Il était exténué, les mains tremblantes, les yeux creusés. Il but deux grands verres d'eau et il n'accepta de prendre un peu de nourriture que parce que je l'en suppliai. Je l'interrogeai et il me répondit avec son sourire doucement obstiné et un regard qui allait je ne savais où. Il m'avoua que si les demandes de retrait continuaient au rythme de la journée et de la veille, avant deux jours il serait à bout de ressources. Mais il regretta son aveu, et il fit de la main un pauvre geste qui voulait paraître confiant, désinvolte. "Je te répète, mon petit, que tout s'arrangera..."

Le lendemain matin, il y eut à l'ouverture de la porte une rixe véritable entre tous ceux qui attendaient — peut-être étaient-ils là depuis la nuit — et qui, leurs gros souliers raclant le parquet, s'engouffrèrent dans la salle d'attente avec une violence d'invasion. Dans la matinée, je reçus une lettre de Gilbert. Elle venait de Port-Saïd et je la lus en songeant à ce qu'elle serait si Gilbert la lisait pour moi, près de moi. Un moment, plus rien n'exista que cette lettre dont chaque mot sincère promettait l'avenir, puis, tout à coup, une femme cria dans la rue...

Elle était au dernier rang du groupe qui, à nouveau, s'était tassé devant la porte de la banque, et elle criait qu'elle était pauvre, qu'elle voulait être payée. C'était une ouvrière des champs, au visage maigre et bruni de soleil, qui portait un fichu noir sur ses cheveux gris et jaunâtres. Elle ne se calma que lorsque mon père fut venu annoncer que la banque resterait ouverte toute la nuit, s'il était nécessaire, et elle prit dans le groupe une place silencieuse, têtue, qui bougeait lentement, pas à pas. Mais les cris qu'elle avait jetés me poursuivaient. Elle n'entra dans la salle d'attente qu'après sept heures et, derrière elle, une file se continuait dans la rue.

Réellement, mon père était à bout de forces quand il quitta son bureau. Il chancelait et s'affaissa sur une chaise, les coudes sur la table, le front dans ses mains. Je n'osais plus le questionner et, sans savoir que lui dire, je le tenais contre moi comme si j'avais pu le défendre. Lorsqu'il releva la tête, il avait mal effacé ses larmes et j'en vis la trace sur ses joues, dans ses rides.

— Père... Père...

Je m'étais mise à genoux devant lui et je serrais ses mains. Dans ses yeux, toujours si clairs, si transparents et ouverts sur son âme, il y avait une sorte d'égarement. Il vit mon anxiété, ma peur même devant ces larmes qu'il n'avait pas su cacher et il tenta encore de me rassurer... Un moment de faiblesse, d'abattement... Une bonne nuit de repos dissiperait tout cela et remettrait les choses au point... Un dernier petit travail de vérification, et il se coucherait... Pour moi, je n'avais qu'à rentrer dans ma chambre et à m'endormir sagement.

Il me força à le quitter, me mena jusqu'au bas de l'escalier en spirale qui montait aux chambres, et, la tête levée, me suivit de son bon regard, de son sourire qui me parlait... Il éteignit la lampe au-dessus des marches et je l'entendis traverser la salle à manger d'un pas qui n'avait jamais été si lourd et si traînant.

Je ne me couchai pas. Le silence de la maison, autrefois si paisible et si rassurant, prenait l'étrange et menaçante grandeur des silences qui précèdent parfois un péril. La nuit était lourde et chaude, sous un ciel épais qui couvrait la côte. Seuls, dans la plaine, quelques points de lumière brillaient, épais et dorés. J'étouffais et j'ouvris ma fenêtre au parfum pesant des fleurs du jardin. A ce moment, on frappa à la porte de la rue.

### II — François Dumaroux

D'où viennent nos pressentiments, et pourquoi, après ces coups qui avaient résonné au travers de la maison, me suis-je avancée jusqu'à la rampe de l'escalier obscur? Pourquoi aussi, après que j'eus entendu mon père ouvrir puis refermer la porte, mêlé dans la salle d'attente son pas encore traînant à un pas dur et ferme que je ne connaissais pas,

**LENOR MAIA, une jeune ingénue du cinéma portugais. On sait que l'art cinématographique du Portugal a fait d'immenses progrès en ces dernières années, grâce à un directeur comme Armando Miranda et à des artistes comme Vergilio Teixeira, Amalia Rodrigues et Lenor Maia.**

suis-je descendue jusqu'à la salle à manger ? Elle était dans l'ombre, mais sous la porte du bureau, un rais de lumière s'étirait. On parlait, mais je ne percevais que le son des voix, celle de mon père presque basse, l'autre un peu enrouée et rude. Je compris enfin un nom :

— Vous savez bien, Dumaroux... disait mon père.

Le reste de la phrase fut perdu, et je m'avançai dans la salle à manger, entre les meubles dont je connaissais la place dans l'ombre, vers la porte du bureau. Maintenant, aucun mot ne m'échappait plus.

— Je sais, Muriel, à mille francs près, répliquait Dumaroux, quelles sommes vous avez pu retirer de vos banques et quelles sommes ont été remboursées par la vôtre. En mettant les choses au mieux, il ne vous reste pas cent cinquante mille francs pour faire face, demain, aux retraits qui vous seront demandés. C'est dire qu'avant midi, demain, votre banque sera fermée, et que même vous ne l'ouvririez pas s'il me plaisait de vous demander, cette nuit, les deux cent mille francs que j'ai déposés chez vous il y a un an. Est-ce exact ?

— C'est exact, répondit mon père.

Puis, après un long silence, il ajouta sans jamais élever la voix, avec une simplicité poignante :

— Je suis perdu, Dumaroux, perdu sans espoir, et je le sais ! Depuis trois nuits je n'ai pas dormi trois heures... Pendant trois jours j'aurai lutté autant qu'il m'était humainement possible de le faire en feignant la tranquillité, le rire, la plaisanterie même, pour essayer d'enrayer cette peur qui grandissait de proche en proche et de gagner un peu de temps. Mais j'étais comme un blessé à mort qui voit couler son sang qui ne peut pas le contenir et doit le perdre jusqu'à la dernière goutte. Demain, tout sera fini et, comme vous l'avez dit, la banque sera fermée avant midi. Elle peut même, vous l'avez dit aussi et vous avez raison, ne pas rouvrir demain matin si vous êtes, cette nuit, un créancier qui exige d'être payé. Pourtant, je vous en supplie, laissez à des malheureux le dernier argent qui me reste. Vous êtes riche, vous, et, eux ce sont des pauvres gens qui m'avaient fait confiance, qui m'avaient remis leurs économies de travail, le petit espoir de leur vieillesse. Laissez-moi leur distribuer, demain, jusqu'au dernier centime, les cent cinquante mille francs qui restent encore dans mon coffre. Tant d'autres qui viendront ensuite se heurteront à ma porte fermée... Tant d'autres envers qui, sans que je sois coupable d'aucune faute, je me sens responsable... C'est à moi qu'ils devront leur misère... Mais je saurai agir de telle sorte que, s'ils peuvent me détester, ils n'auront jamais le droit de me mépriser.

En parlant, mon père marchait dans le bureau. Parfois, il passait contre la porte, près de moi, et alors j'entendais son souffle court, haletant. Après un autre silence, très long, Dumaroux demanda d'une voix froide :

— Que voulez-vous dire, Muriel ?

— Ne m'avez-vous pas compris ?

— Si, peut-être...

— Soyez sûr, reprit mon père en cessant de marcher, que je ne ferai pas de mélodrame. J'ai bien, dans un tiroir, un vieux revolver démodé, mais je ne m'en servirai pas. Si je suis résolu à payer à ma façon ce que je n'aurai pas pu payer


## Renoncez au Crayon à Lèvres et Vous Serez plus Recherchée que Jamais !

### *Il est tout Naturel que les Hommes Remarquent des Lèvres d'une Couleur aussi Vibrante-ET NON-GRAISSEUSES!*

Vous en rendez-vous bien compte ! Vos lèvres ne laisseront plus de traces, ni sur lui, ni sur les tasses à thé et les serviettes. Cela n'est-il pas de nature à plaire aux hommes aussi bien qu'aux gens qui vous reçoivent ? Vos amis, soyez-en sûre, envieront l'éclat de vos lèvres et le rouge de votre choix, et cela sans la moindre pellicule graisseuse. Tout ceci est absolument vrai. Liquid Liptone ne marque pas ! Il *ne* déteint sur rien — *absolument jamais !* Appliquez-le avant de le rencontrer et vos lèvres resteront impeccables longtemps après que vous l'aurez quitté.

***Frais et Doux, Il Rend vos Lèvres Vraiment Attrayantes . . .***

Liquid Liptone empêche les lèvres de s'assécher et de gercer. Vous pouvez maintenant vous livrer à tous les sports d'hiver, *sans craindre* que vos lèves, toujours belles, ne souffrent des intempéries.

**Vous Trouverez à Votre Magasin la Teinte qui Vous Convient le Mieux. MAINTENANT**

Dès que vous saurez combien vos lèvres, brillantes et non graisseuses, ajoutent à votre charme — une fois que vous aurez la certitude que votre maquillage restera en place et ne déteindra sur rien, je suis convaincue que vous admettrez que Liquid Liptone constitue la plus grande révélation, dans le domaine des cosmétiques, depuis toujours. Choisissez donc, à votre magasin préféré, la teinte que vous aimez le mieux dans l'assortiment de rouges écarlates, rouges bleutés et rouges bronzés crées par Liquid Liptone. Vous en serez tout de suite ravie, enchantée !

# liquid liptone

*Produits de Beauté* PRINCESS PAT

ADVERTISED IN AMERICAN MEDICAL ASSOCIATION PUBLICATIONS

**Annonce approuvée pour publications par l'American Medical Association.**

en argent, je ne veux pas laisser à ma fille la douleur de se dire que je l'ai quittée volontairement. La pauvre enfant souffrira bien assez de ma mort. Mais on peut toujours faire les choses discrètement, sans bruit, en honnête homme. Il y a dans la montagne tant d'endroits où l'on peut tomber par un faux pas...

Comment suis-je demeuré devant cette porte sans l'ouvrir, sans m'élancer vers mon père ? Autant que je puisse lire dans ce que fut ma pensée à ce moment, je crois, oui, je crois que ce qui me retint fut l'espérance que Dumaroux aurait pitié de mon père. J'attendis un cri de protestation, un élan. Mais il se tut. Une allumette fut frottée, puis une autre. Enfin, Dumaroux répondit, de sa même voix sans chaleur, sans amitié :

— Je peux, moi, si je le veux, vous tirer d'affaire. Il suffirait que demain on sache que je suis près de vous et que je vous cautionne pour que tout et chacun reprenne confiance, que les retraits cessent et que vous soyez sauvé, vous et votre banque.

Mon père ne dit rien. Il avait dû s'asseoir derrière sa table car j'avais entendu le raclement de sa chaise, et, immobile, incertain de ce que préparait cette voix égale, rauque, il devait observer Dumaroux. Une troisième allumette flamba.

En coupant ses mots de brèves aspirations, comme fait un fumeur qui attire la fumée, Dumaroux ajouta :

— Cette aide qui vous sauverait, votre banque et vous, je suis prêt à vous l'accorder...

— Vous feriez cela ? s'écria mon père avec une joie encore hésitante.

— Je le ferai, oui, si j'ai une bonne raison de le faire, et c'est de ça que je suis venu vous parler si tard... Voilà. Nous nous connaissons, Muriel, depuis plus de quarante ans, et nous ne sommes quand même l'un pour l'autre que des étrangers que rien n'oblige à s'entraider... Au contraire, chacun pour soi, comme on dit... Si nous étions parents, ce serait différent.

— Oui, sans doute, mais...

— ...nous ne sommes pas parents, acheva lentement Dumaroux. C'est vrai, mais nous pourrions le devenir...

— Expliquez-vous mieux, dit mon père, que j'entendis mal tant sa voix avait faibli.

— A mon tour de vous demander : « Ne m'avez-vous pas compris ? » riposta Dumaroux avec une soudaine brutalité. Vous savez parfaitement ce que je veux dire. Depuis longtemps, je regarde votre fille et je l'aime, peut-être pas comme un gamin mais comme un homme qui ne se décide pas à la légère. Si vous le voulez, le mariage peut se faire dans quinze jours.

— Elle est très jeune, Dumaroux. Moins de dix-neuf ans.

— Et moi, quarante-cinq.... Mais j'apporte de quoi combler la différence... Bref, vous savez pourquoi je suis venu cette nuit et, vous l'ayant dit, la discussion est close. Vous avez ma demande, c'est à vous de répondre.

— Non, pas à moi, Dumaroux, répliqua mon père. A ma fille, rien qu'à elle. Demain matin, je l'instruirai de votre visite. Naturellement, je ne lui dirai pas la vérité sur ma situation, car je veux qu'elle se décide librement et je compte sur votre probité pour n'exercer aucune pression sur elle en la lui révélant. Demain matin aussi, vous aurez sa réponse. Quoi qu'il en soit, je vous remercie, Dumaroux, de votre démarche et de...

— A demain, coupa Dumaroux.

Pendant qu'il sortait du bureau, accompagné de mon père, je regagnai ma chambre et me jetai sur mon lit. La bouche sur l'oreiller, j'ai pleuré, pleuré... Quand il rentra dans sa chambre, mon père, qui me croyait endormie, marchait sur la pointe des souliers pour ne pas me réveiller.

De bonne heure, je le rejoignis dans la salle à manger. Moi seule je devais décider, avait-il dit, et ma décision était prise. Alors, à quoi bon la taire plus longtemps, comme si j'attendais une grâce impossible ?

Mon père était devant la fenêtre du jardin. Il se retourna lorsque j'entrai.

— Toi, déjà, mon petit ?

Puis, lorsque je l'eus embrassé, ce furent, comme si nous ne savions pas ce qui les suivrait, les chères paroles familières.

— As-tu bien dormi, Clairou ?

— Oui, père. Et toi ?

Il me répondit, comme s'il était sincère, qu'il avait dormi d'une traite, mais son visage restait ravagé et sa main, que j'avais prise en l'embrassant, était brûlante. Il me montra une touffe de rosiers et me dit :

— Jamais les roses n'auront été si belles que cette année.

Ensuite, avec une gaîté forcée, il ajouta — mon père adoré qui ne savait pas que je savais :

— J'ai une grande nouvelle à t'annoncer...

— Une grande nouvelle ? dis-je, puisque je devais feindre l'ignorance.

— Mais oui... Quelqu'un a remarqué que ma Clairou était jolie et m'a demandé ta main, cette nuit ! C'est Dumaroux !... Evidemment, j'ai dit : « Moi, je laisse ma petite fille libre de son choix. C'est elle qui me dictera la réponse... » Et c'est à toi de la dicter, mon petit, à toi seule. Réfléchis bien, car c'est toute ta vie que tu engages. Ne consulte que toi, tes goûts, tes espérances, tes penchants peut-être, ton âge aussi... Ce que tu feras sera bien fait et j'approuve tout par avance.

Oui, la décision était prise depuis l'instant où j'avais entendu mon père parler de sa mort. Il ne restait plus que les mots à dire.

— J'épouserai M. Dumaroux, répondis-je.

Il me regarda un long moment et je soutins son regard sans faiblir, comme si j'étais heureuse, comme si je ne pensais pas à Gilbert, comme si je ne souffrais pas.

**Sydney Greenstreet, que l'on a vu si souvent dans des rôles inquiétants, pour ne pas dire davantage, est, au naturel, plein de bonhomie. On le voit ici s'entretenant avec MARTHA VICKERS et FRED DE CORDOVA, directeur du film que tous deux tournent en ce moment avec Dane Clark et qui s'intitule : THAT WAY WITH WOMAN.**

—Je porterai tout à l'heure ta réponse à Dumaroux, dit-il enfin. Il pense que votre mariage peut se faire en deux semaines. Veux-tu que je lui demande de le retarder ?

—Non, père.

Maintenant. tout était dit.

•

De ces deux semaines qui précédèrent mon mariage, je garde surtout le souvenir d'une incompréhension. J'avais été heureuse et je ne l'étais plus. J'avais espéré et je n'espérais plus. J'aimais Gilbert et je devais devenir la femme d'un homme qui était presque un inconnu pour moi et que je redoutais. Comment, en quelques heures, tant de choses avaient-elles pu s'achever et tant d'autres commencer ? J'avais écrit à Gilbert une lettre d'adieu, dix fois déchirée et dix fois refaite. Je me souvenais du nom que portait le bateau sur lequel il s'était embarqué et, sous une adresse peut-être maladroite, peut-être incomplète, j'avais envoyé ma lettre à Toulon. La recevrait-il jamais, cette lettre où je lui jurais que je l'aimerais toute ma vie et où je le suppliais de ne jamais me revoir ?

François Dumaroux venait quelquefois chez mon père pour m'y rencontrer. Il avait tenu sa promesse et les retraits de fonds s'étaient espacés, puis avaient cessé. Près de moi, il parlait peu, par à-coups, avec une rugueuse gaucherie où perçait parfois, entre les mots qu'il trouvait avec peine, une tendresse embarrassée. Il m'avait connue tout enfant et il me tutoyait. Son tutoiement faisait déjà de lui un maître. Pourtant, j'ai le devoir d'être juste envers lui. Maintenant qu'en regardant dans mon passé je puis voir à leurs places véritables les choses et les gens, je n'ai pas le droit de le méconnaître. Il m'aimait à sa manière, faite d'autorité, d'entêtement, de rudesse, de violence, de jalousie. Mais c'était aussi un honnête homme, capable, à un moment de sa vie, d'atteindre à une véritable grandeur.

La veille de notre mariage, il me conduisit chez lui et me fit visiter sa maison où le bruit des pas s'étouffait bizarrement entre les murs épais et où des ombres profondes s'amassaient dans les couloirs, sous l'escalier. Il me mena partout, sauf à droite de l'entrée, dans le salon où je savais que se trouvaient Clotilde Dumaroux et Anna Verdier. En venant, je les avais vues cousant et brodant derrière la fenêtre, sous les rideaux relevés. Je quittai la maison sans qu'elles fussent venues vers moi, sans que François m'eût conduite vers elles. Je les revis seulement quand je passai sous la fenêtre. Elles continuaient de coudre et de broder. Pour la première fois de mon existence, et sans m'en douter encore, je rencontrais la haine sur mon chemin.

Si j'ai pleuré pendant la nuit, personne ne l'a su que moi. Mes larmes n'étaient que pour Gilbert et moi. Mon père ne devait pas les connaître. Il ne les vit point, et lorsqu'il entra dans ma chambre, j'eus la force de lui sourire. Ma robe blanche et mon voile étaient sur mon lit. Les jeunes filles de Seillans qui devaient m'aider à m'habiller riaient dans le jardin.

—Voici une lettre pour toi, Claire. Une lettre qui vient de loin, de Colombo. Qui peut bien t'écrire de là-bas ?

Il me laissa seule. Mon coeur battait à me faire mal, et les premiers mots tremblèrent devant mes yeux :

Claire chérie, Claire ma tiancée, je vous aime, je vous aime, je vous aime ! Voyez-vous, j'ai tout dit quand j'ai écrit cela, et il ne semble — ne riez pas — que la plus belle lettre d'amour serait celle qui, de la première à la dernière ligne, ne contiendrait que ces seuls trois mots : « Je vous aime ! »

Je vous aime, je vous aime, je vous aime !

Le jour où je suis parti, vous ai-je bien dit que je vous aimais ? Vous ai-je bien dit tout ce que vous étiez pour moi ? Je ne sais pas. Je ne me souviens bien que de vous, de vos yeux bleus au fond desquels votre âme m'apparaissait comme un point de clarté dans un cristal.

Où que je sois, c'est vous que je cherche et que je retrouve. Par le hublot de ma cabine, le soleil entre comme un flot et le ciel fait une tache ronde et bleue. éblouissante. Mais c'est à l'ombre fine et fraîche de la terrasse, entre les rochers sous les pins, que je songe. Je vous aime. Vous m'aimez. Tout le bonheur de la terre est là.

Pour devancer le moment où je vous reverrai, je donnerais joyeusement — est-ce même assez offrir ? — dix années de ma vie. Mais il viendra, ce moment de notre rencontre nouvelle qu'aucune séparation ne suivra plus. Il viendra. Il est dû à notre amour. Il vient déjà. Plus que quelques mois, Claire chérie.

Un jour, quand vous reviendrez sur la terrasse, je serai là et plus rien ne pourra nous éloigner l'un de l'autre. Pensez-vous quelquefois à la maison que nous habiterons et qui sera si complètement nôtre que, de partout — souvenez-vous — j'entendrai le bruit de vos pas ? Chérie, chérie, choisissez-la. Je l'adopte et je l'aime, elle aussi. A la fin d'un beau jour, nous y entrerons ensemble et vous serez en robe blanche de mariée. Ah ! en vérité je vous le dis, il ne pourra pas y avoir au monde de plus belle mariée que vous, avec votre robe blanche et votre voile qui vous suivra comme un nuage... Et moi, près de vous, moi qui tiendrai votre main, je vous remercierai d'être si belle, si blonde et si heureuse.

Je vous aime, Claire, je vous aime, je vous aime !

Des rires montaient dans l'escalier, s'arrêtèrent devant ma porte.

—Claire, c'est nous !... Il est temps de t'apprêter !... Les cloches sonnent !...

Sous une pile de linge j'ai caché dans un tiroir de commode la lettre de Gilbert.

**III — Clotilde Dumaroux**

Si Clotilde Dumaroux ni Anna Verdier n'assistèrent au mariage. Tout le jour, depuis le matin jusqu'à la nuit, on les vit derrière la fenêtre, front bas, l'aiguille aux doigts, guindées dans une volonté de mépris et d'offense. Le soir, quand François me ramena dans cette maison d'où toutes les lois, civiles et religieuses, m'interdisaient de m'évader, elles étaient dans leurs chambres. Que leur avais-je fait, moi qui ne leur avais jamais parlé encore ?

Je ne pus le faire que le lendemain.

Elles étaient dans le salon, si vaste qu'il ne s'éclairait que près des fenêtres, et à


# Un message confidentiel aux femmes

*(à toutes les femmes!)*

**Le sexe masculin est bien arriéré,** au moins sur un point. Il refuse de simplifier sa mise. Les femmes, par contre, modifient le nombre et l'apparence de leurs vêtements tous les ans... Et, finalement, cette modification supprime le port de ceinture, d'épingles et de serviettes encombrantes "tous les mois".

**Si vous hésitez, vous aussi,** vous serez plus qu'intriguée par des découvertes du médecin qui inventa *Tampax*. Le principe de "l'absorption interne", était bien connu, mais ce médecin le perfectionna à un tel point que les femmes peuvent maintenant s'en servir, à la maison, sous la forme d'un applicateur mince et blanc contenant rien d'autre que de la ouate surfine très absorbante.

**Imaginez-vous débarrassée** pour toujours de l'attirail habituel — ceintures, épingles et serviettes externes — sans odeur ni irritation. Il est aussi facile de disposer de Tampax... Imaginez-vous prenant une douche ou un bain lorsque cela vous chante — et cela, sans avoir à enlever Tampax. Et imaginez le soulagement éprouvé par la *certitude* que Tampax ne peut causer de bourrelets même sous la robe du soir ou le maillot de bain le plus ajusté !

**Les infirmières diplômées** connaissent Tampax à fond. C'est pourquoi une enquête récente démontre qu'un grand nombre d'entre elles y ont recours. Les jeunes mères forment un autre groupe enthousiaste... ainsi que les étudiantes dans les célèbres collèges pour jeunes filles et importantes universités du Sud et de l'Ouest.

**La science est merveilleuse** lorsque "aux jours difficiles" elle peut aider la femme, la rendre plus confiante en elle-même et lui permettre de mieux accomplir son travail — que ce soit au bureau, à l'école ou au foyer... Une provision d'un mois de Tampax se dissimule dans votre sac à main. Prenez ceci en note maintenant : Tampax est vendu aux pharmacies et comptoirs de produits sanitaires. Canadian Tampax Corporation Limited, Brampton, Ontario.

TX9-25F

*(ANNONCE)*

côté de C' dilde inac... Anna Verdier épousseta les candélab..es d'une cheminée de marbre blanc dont je n'aperçus en entrant que la vague pâleur. Pour arriver jusqu'à elles, j'avais à traverser toute la pièce. Elles m'avaient entendu ouvrir la porte — je surpris leur bref regard sur moi — mais elles me laissèrent m'avancer dans l'obscurité entre les meubles inconnus que je heurtais, sans faire un pas vers moi, sans me diriger d'un mot. Silencieuses, fermées, elles savouraient l'une et l'autre la joie secrète de m'humilier. Lorsque je fus près d'elles, elles parurent encore m'ignorer. C'est moi qui parlai la première.

— Clotilde..., dis-je.

— Clotilde ? fit-elle à lèvres pincées... Ah ! c'est vrai, nous sommes des belles-soeurs depuis hier... Mais laissez-moi le temps, ma chère, de me faire à cette idée, et montrez-vous discrète... je ne sais si mon frère vous a fait part de l'opposition formelle que j'avais mise à son union avec vous, mais je crois vous avoir montré, hier, que je ne vous recevais ici que malgré moi.

Elle crut que je voulais l'interrompre et elle ordonna, avec une sécheresse aiguë, une sorte de violence glacée :

— Laissez-moi parler. Mon frère a fait ce qui lui a plu, moi aussi. Mais je ne lui garde pas de rancune, parce qu'il vous aime. Plus tard, il comprendra que, de nous deux, c'est moi seule qui avais raison, et alors...

Elle trancha net la phrase comme on ferme durement une porte sur un intrus, puis, tandis qu'Anna Verdier écoutait dans une immobilité béate, elle ajouta :

— Puisque mon frère a exigé que vous viviez dans cette maison, il est nécessaire que vous en connaissiez tout de suite les habitudes. Ici, on se lève tôt, moi la première. Eté comme hiver, peignée, lavée et, un grain de poussière sur mon corsage et sur ma robe, je quitte ma chambre à six heures. Mon frère et Anna, votre cousine comme je suis votre belle-soeur, se lèvent en même temps que moi. Il n'y a parmi nous aucune place pour les paresseux, pour ceux qui aiment à traîner au lit. Les repas sont à des heures fixes : sept heures, midi, sept heures. Tant pis pour les retardataires. La table desservie n'est pas resservie pour eux. De même qu'on se lève tôt, on se couche tôt. On parle sans élever la voix et on fait le moins de bruit possible. En ce moment, deux servantes s'affairent dans la maison, mais vous ne les entendez pas, car je les ai priées à une obéissance silencieuse. Voilà, en bref, l'essentiel de ce que vous devez connaître.

La voix, les mots, le geste court, l'expression fixée du visage décourageaient toute réponse. Je dis cependant, pour essayer de forcer cette inimitié, que malgré l'offense et le mépris de la veille je n'appelais pas encore de la haine :

— Je mettrai mon effort à ne pas mériter vos reproches. Je voudrais tant que vous puissiez m'aimer.

Clotilde et Anna échangèrent un regard et un sourire presque effrayants. A ce moment, je compris que l'une et l'autre me haïssaient et qu'entre elles deux, dans cette maison, je ne serais jamais qu'une ennemie prisonnière. Pourtant, je dis encore :

— Vous me permettez bien, chaque jour, quand vous travaillerez, de venir m'asseoir ici ?...

— Mon frère, en vous recevant, vous en a donné le droit.

— Je travaillerai, moi aussi... Vous n'aurez qu'à me confier les ouvrages que vous n'aimez pas... Vous verrez que je suis assez adroite...

Mais on ne m'écoutait plus. Pendant des semaines, tous les jours, je vins m'asseoir dans le salon près de Clotilde et d'Anna. je ne faisais pas de bruit en prenant ma chaise dans un coin et en la posant près de la fenêtre. Je ne parlais qu'à peine, et toujours très bas. Je m'appliquais comme une écolière, à petites aiguillées, et je guettais un service à rendre : « Vous cherchez vos ciseaux, Clotilde ? Ils sont sous cet écheveau, dans la table à ouvrage... Prenez bien garde à l'aiguille que vous avez piquée à votre corsage, vous pourriez vous blesser... » Mais on ne me répondait pas, on ne me remerciait pas... Clotilde feignait de ne pas m'entendre, et Anna Verdier, soumise, servile, copiait son attitude sur elle. Mes journées se traînaient lentes, lourdes, sans espoir, sans issue. Les repas qui les coupaient, étaient tristes et brefs. Clotilde — qui traitait François avec une affectation de prévenance comme s'il eût été un convalescent — y parlait seule avec lui et de choses que j'ignorais : du recensement des fermages, du cours des fleurs. Anna Verdier approuvait tout, d'un hochement de tête. Les deux servantes, chaussées de feutre et à qui l'habitude du silence donnait une ressemblance hébétée, passaient et repassaient muettes, toujours tournées vers Clotilde et lui obéissant avec une hâte apeurée.

Le soir, après le dîner, nous restions tous autour de la table desservie, sans changer de place. François dépliait un journal local et, renversé sur sa chaise, les jambes allongées sous la table, lisait en fumant sa courte pipe. Quelquefois, entre deux jets de fumée, il résumait une nouvelle : les jasmins qui augmentaient, la Hollande qui allait passer de grosses commandes de lys. Clotilde et Anna l'écoutaient sans interrompre un travail de crochet qu'elles ne reprenaient que le soir et qu'elles poursuivaient avec des mouvements machinaux en regardant dans le vide. La nuit tombait et l'on allumait jamais la lampe de la suspension. Jusqu'à la dernière lueur du jour, François continuait de lire, puis il pliait minutieusement son journal et, trapu, les épaules tassées, croisait les bras sur la table. Clotilde et Anna, elles, continuaient leur tâche. Très vite, la nuit s'épaississait et tel était le silence que la pièce semblait abandonnée. Quelquefois seulement, la flambée d'une allumette au-dessus de la pipe éteinte éclairait les visages d'une courte lueur. Neuf heures sonnaient enfin au clocher. François se levait le premier, et je savais que je devais me lever aussi. « Bonne nuit à vous deux », disait-il à Clotilde et à Anna. Puis, me prenant par la taille ou par les épaules, m'emprisonnant contre lui d'une étreinte dont je n'aurais pu me dégager, hâtant le pas et riant d'aise, il m'emmenait au travers des pièces obscures, dans l'escalier sans lumière, vers notre chambre. Bien souvent, pendant qu'il m'entraînait ainsi,

**ROLAND CHENAIL, professeur d'art dramatique au studio El Rio, photographié dans la salle de répétition de cette nouvelle école artistique. Plus au fond, à droite, on remarque MAURICE GAUVIN, directeur artistique de ce nouveau studio, situé à 2035 rue Mansfield, en compagnie d'ANDREE BASILIERES, en charge de la classe d'interprétation et de maquillage. Mme Marie-Ange Tardif est la propriétaire du studio de danse "El Rio".**

j'ai songé, comme mon père l'avait fait, à ces ravins qui coupent la montagne et où il serait si facile de tomber en simulant un faux pas...

•

Trois mois après mon mariage, je perdis mon père. Il ne s'était jamais remis de sa fatigue et il s'éteignit sans souffrir. Si j'avais pu douter de toute la profondeur de la haine que Clotilde Dumaroux me portait, j'aurais pu la mesurer à ce moment où une solitude nouvelle commençait pour moi. Elle n'eut pas un mot de pitié, pas un regard attendri. Elle resta raidie dans sa muette hostilité et, une fois encore, Anna Verdier — mais j'ai su plus tard que la malheureuse gagnait ainsi son pain et son gîte — régla son comportement sur le sien. Seul, François me montra, pendant quelques jours, une fruste charité dont il semblait s'excuser lorsque sa soeur en était le témoin, puis il redevint ce qu'il était : le maître qui se levait de table quand neuf heures sonnaient et que je devais suivre.

D'autres semaines passèrent, toutes pareilles entre elles, qui étaient pareilles à toutes les autres. A la fin seulement, je ne revins plus dans le salon et restai, l'après-midi, dans ma chambre. Ma seule joie, mon seul bonheur aurait été de me souvenir des jours où Gilbert... Mais cette joie, ce retour sur mon passé, je me les refusais comme des crimes. J'étais la femme de François Dumaroux et je n'avais pas le droit d'aimer Gilbert. Et pourtant, lorsque malgré moi je regardais en moi, c'était lui, et lui seul, lui mon cher amour perdu, que je trouvais dans mon coeur.

Un jour, rôdant ua hasard dans la maison, j'entrai sous les combles dans une petite pièce presque vide où le soleil pénétrait en grande raie oblique par une fenêtre étroite et poussiéreuse. Mais la poussière ne cachait pas le bleu du ciel, ni la frange verte du sommet de la côte, et j'entrevis, toute blanche dans la lumière, la maisonnette où Gilbert avait habité. Je fus faible et je ne pouvais pas être forte : j'essuyai un coin de vitre et je restai là à contempler cette petite maison fermée, aux volets bruns. Lorsque enfin je pus m'éloigner de cette pièce qui était moins qu'un débarras et qui, soudain, devenait la plus belle de toutes, je me promis de n'y plus revenir. Mais j'y revins le lendemain et tous les jours qui suivirent. Une après-midi, Clotilde m'y surprit. Je ne l'avais pas entendue approcher. Quand elle le voulait, elle savait marcher sans bruit.

— Que faites-vous ici ? me demanda-t-elle.

Je me retournai brusquement, avec un cri effrayé, à sa voix méchante, et je ne sus que lui répondre. Elle ne répéta pas sa question. Jamais elle n'en répétait aucune, mais elle s'avança jusqu'à la fenêtre, m'en écarta de sa main maigre et regarda au dehors. Puis, me dévisageant :

— D'ici, dit-elle, il n'y a à voir que cette maison sur la côte. En quoi vous intéresse-t-elle ?

Ses yeux, gris comme une eau trouble, ne quittaient pas mes yeux et je n'osais ni ne pouvais détourner d'eux mon regard. Jamais encore je n'avais vu de si près ses paupières plissées, ses lèvres minces et pâles, tirées sur les coins par une ride. Elle ajouta :


**Vous, Mesdames, qui traversez LA PÉRIODE PÉNIBLE DU RETOUR D'ÂGE**

**Voici une bonne nouvelle!**

Traversez-vous en ce moment la période pénible du retour d'âge? Souffrez-vous de bouffées de chaleur, de sueurs froides, d'excessive nervosité, de faiblesse? Vous sentez-vous continuellement les nerfs à fleur de peau? Alors, *essayez sans plus tarder* le composé végétal Lydia E. Pinkham. Il vous apportera un bienfaisant soulagement!

Des milliers de femmes confient au composé végétal Pinkham le soin de les aider à combattre ces malaises. Le composé Pinkham est un calmant très efficace et la remède par excellence pour l'un des organes les plus importants de la femme.

De plus, cet excellent remède est également recommandé pour les femmes qui souffrent de maux d'estomac. Il leur apporte un merveilleux soulagement!

N.B. Peut-être préférerez-vous les tablettes LYDIA E. PINKHAM additionnées de fer.

**LE COMPOSÉ VÉGÉTAL Lydia E. Pinkham**



**AVIS IMPORTANT**

**A nos Lecteurs et Dépositaires**

POUR des raisons très importantes nous tenons à rappeler à tous nos lecteurs et dépositaires que notre maison, la maison Poirier, Bessette & Cie, Limitée, ne possède et n'édite que TROIS MAGAZINES, qui sont

**LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM**

Nous n'avons donc aucun lien d'aucune sorte avec tout autre magazine, revue ou publication quelconque de la Province de Québec.

**POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE**
**975 - 985, rue de Bullion** **Montréal 18, P. Q.**



TARIF D'ABONNEMENT aux TROIS MAGAZINES

**REMPLISSEZ CE COUPON SELON VOTRE CHOIX**

☐ **LES 3 MAGAZINES**

**LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM**
**1 an ..... (Canada seulement) $5.50**

**OU**

| | Can. | E.-U. |
|---|---|---|
| ☐ **LE SAMEDI** ..... | $3.50 | $5.00 pour 1 an |
| ☐ **LA REVUE POPULAIRE** ..... | 1.50 | 2.00 " " " |
| ☐ **LE FILM** ..... | 1.00 | 1.00 " " " |

**Veuillez trouver ci-inclus, la somme de $..... pour l'abonnement indiqué d'un (X)**
☐ **IMPORTANT — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.**

*Nom*.....

*Adresse*.....

*Localité*.....*Prov*.....

**POIRIER, BESSETTE & CIE LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18**


**VOIR NOTRE ANNONCE EN PAGE 44**

PHOTO GABY MONTREAL

# RITA MORIN

RITA MORIN est née à Montréal, le 3 septembre 1926, de parents canadiens-français. Toute jeune, elle témoigna d'un goût très vif et de réelles dispositions pour l'art dramatique; si bien qu'elle se présenta pour la première fois devant le public à l'âge de six ans. Loin d'être intimidée par l'auditoire, la fillette le dévorait des yeux, heureuse de son succès.

Mais les parents de Rita Morin n'étaient pas pressés de la préparer à une carrière dramatique. Elle commença ses études chez les religieuses de Ste-Croix et les termina chez celles de la Congrégation Notre-Dame, à Rosemont. A cette époque, la future artiste devait se contenter de figurer dans les soirées récréatives des cercles paroissiaux.

A l'âge de dix-sept ans, ayant entendu le disque la *Charlotte prie Notre-Dame*, par Marie Dubas, elle nota ce morceau en sténographie, l'apprit par coeur, et se présenta au programme *En chantant dans le vivoir* pour le réciter. A sa grande surprise, on lui décernait le premier prix, puis on lui demandait d'enregistrer le disque pour le compte d'une firme d'enregistrement bien connue.

Encouragée par ce début, Rita Morin suivit des cours d'art dramatique chez Mmes Maubourg, Dorsenn et Riddez. Elle ne tarda pas à être invitée à diverses émissions radiophoniques. Puis, elle joua au théâtre Arcade, pendant quelques semaines, notamment dans *Mon seul amour*, alors qu'elle devait, à quelques heures d'avis, remplacer Germaine Giroux.

Actuellement, Mlle Morin est réceptionniste à l'Agence de Publicité Spitzer & Mills, ce qui ne l'empêche pas d'envisager, pour plus tard, une carrière dramatique : théâtre, cinéma, télévision, tout l'intéresse et éveille son ambition.

—Je sais tout ce qui se passe au village. Cette maison a été occupée, il y a six mois, par un jeune homme du nom de Gilbert Maucel, ou Mancel, et qui en est reparti un mois environ avant votre mariage avec mon pauvre frère. Vous l'avez connu ?

Je réunis toutes mes forces pour n'être trahie ni par ma voix ni par mon visage, et je répondis :

—Non...

Elle haussa les épaules et, avant de se retirer, me dit, en trait de fiel :

—Ne mens pas qui veut.

Pendant plusieurs jours je ne revins pas à la fenêtre puis, avec des précautions qui étaient véritablement celles d'une prisonnière trompant son geôlier, je m'en approchai encore. Je restais aux aguets, prête à m'enfuir, et, deux fois, pour rien, pour un craquement de meuble ou de poutre, je m'éloignai de la fenêtre en courant, comme si j'étais une coupable poursuivie. Et puis, ce fut un soir, entre François et moi, la scène affreuse que Clotilde avait provoquée.

•

En m'asseyant à table, pour le dîner, j'avais remarqué son regard de biais vers moi, le plissement narquois de sa bouche. Une joie mal contenue lui montait au visage. Tant que dura le repas, elle parla seule et sa voix même trahissait, par une ombre d'exaltation, son contentement secret. Anna Verdier ne disait rien, tête baissée, et François mangeait et buvait avec une hâte sombre. Après le repas, il n'ouvrit pas son journal, ne fuma point, se leva, se rassit. Son crochet aux doigts, Clotilde l'épiait sans paraître même bouger les yeux, et Anna Verdier avait parfois dans son travail des pauses distraites. Huit heures sonnèrent.

—Viens, me dit tout à coup François.

Clotilde sourit alors, et devant ce misérable sourire qui amincissait encore ses lèvres, je fus certaine qu'elle attendait l'ordre qu'il me donnait, qu'elle avait craint peut-être qu'il en me donnât point. Maintenant, elle était délivrée. Je suivis François. Jusqu'à notre chambre il ne dit rien, mais il serrait les poings comme s'il allait se battre et il avait un souffle rauque, profond. Il me poussa dans la chambre avec une brusque violence qui me fit chanceler, en referma la porte d'un coup d'épaule et, tirant de la poche de sa veste une lettre froissée, roulée en chiffon :

—Tu connais ça ? me cria-t-il.

La lettre de Gilbert ! Celle que mon père m'avait portée ! Celle que j'avais cachée !... Très vite, en déblayant, il expliqua :

—Ma soeur est allée, cette après-midi, dans la maison de ton père pour y prendre du linge qui nous appartient autant qu'à toi... Dans une commode, elle a trouvé cette lettre, elle me l'a remise, et elle a bien fait de me la remettre... A présent, je sais des choses que j'ignorais et qu'il était bon que je sache. Madame avait un galant avant de se marier ! Un galant qu'elle allait retrouver et qui faisait le joli coeur devant elle, et à qui elle disait qu'elle l'aimait !... Il t'a écrit qu'il reviendrait et tu l'attends !

—Non !

—Je te dis que tu mens ! répéta-t-il en me serrant aux deux bras à me faire crier. Là-haut, tu as découvert un endroit d'où

tu peux savoir s'il est revenu. Clotilde t'y a surprise, elle t'a surveillée et elle t'a vue y retourner six fois en deux semaines ! Elle avait bien soupçonné ce que tu y faisais, mais il lui manquait ta lettre pour en être bien sûre. Tu l'attends, ton Gilbert Mancel ! Mais qu'il revienne... et vous saurez tous les deux qui je suis !

Il étouffait ma voix sous ses cris, Je voulais lui dire que, depuis que j'étais sa femme, j'avais renoncé à Gilbert. Je ne me défendais pas pour lui échapper, mais par respect pour moi-même. De quelque prix qu'il eût fait payer son aide, il avait sauvé mon père de la mort et je lui appartenais, sans espoir d'évasion, pour toute la vie, comme une recluse appartient à ses voeux. Mais je ne sais même pas s'il m'entendait. Il m'entraînait au travers de la chambre comme une proie que j'étais et il ne cessait de crier que si Gilbert revenait il se vengerait, sans pitié pour personne. Enfin, après un dernier cri de menace, un dernier geste de sa main levée sur moi, il me quitta. Quand il ouvrit la porte, j'aperçus Clotilde et Anna Verdier devant la chambre. Elles avaient écouté la scène. « Débarrasse-toi d'elle, mon François, dit douceureusement Clotilde Dumaroux, tu vois bien maintenant qu'elle n'est pas digne de toi. »

•

C'est seulement après la fin du drame que j'ai connu tous les fils de la trame qui se tissa autour de moi pendant la semaine qui s'écoula. Du piège arrêté, apprêté pour que j'y tombe, je ne soupçonnai rien. Après la scène, la maison s'était faite pour moi plus hostile encore et plus lourde. Personne ne me parlait plus, même François qui avait séparé sa chambre de la mienne. Mais comment aurais-je pu, non pas même comprendre mais seulement pressentir le sens de ce silence volontaire, acharné, impitoyable ? Le piège était là pourtant, devant moi, mais il fallut qu'on me le montrât pour que j'ose y croire. Quand Clotilde Dumaroux eut décidé de l'heure où je devais y tomber, je me laissai conduire vers lui avec une crédulité sans défense.

Le dernier jour de cette semaine d'apprêts, on frappa à petits coups hésitants à la porte de ma chambre, puis Anna Verdier entra, ou plutôt se glissa vers moi, un doigt en croix sur les lèvres et regardant craintivement derrière elle.

— Parlons tout bas, me dit-elle dans un souffle... Si Clotilde savait que je suis ici et ce que je viens y faire, elle me chasserait. Ecoutez-moi et croyez-moi bien. Je ne suis pas votre ennemie, et bien souvent, même, je vous ai plainte. Alors, il faut que je vous prévienne. Gilbert Mancel est revenu... Chut, ne dites rien, ne...

S'interrompant, elle alla appuyer son oreille contre la porte, puis, après un instant, revint vers moi.

— J'avais cru entendre Clotilde dans le couloir. Mais non, elle est encore en bas. C'est que je tremble, voyez-vous. Faisons vite. Je vous disais que Gilbert Mancel était revenu. François ira le trouver cette nuit, et il est décidé à tout, vous entendez, à tout. Vous seule pouvez empêcher un malheur en avertissant Gilbert Mancel. Agissez pour le mieux. Moi, quoi qu'il arrive, j'aurai fait ce que mon devoir me commandait. Bien sûr, vous ne pouvez pas sortir dans le jour. D'abord, Clotilde vous en empêcherait, et puis si François vous voyait aller là-haut, chez Gilbert Mancel, ce serait comme si vous vouliez vous-même provoquer le malheur... Si vous vouliez mon avis, je crois que vous devez attendre la nuit. Avec des précautions, vous parviendrez à sortir de la maison sans être entendue de personne, et je vous confierai une clef de la porte d'entrée que vous aurez soin de refermer à double tour, du dehors, pour que François, quand il sortira lui aussi, ne s'étonne de rien et que...

D'en bas, Clotilde appela à voix aiguë :

— Anna, où es-tu ?

— Mon Dieu !... trembla Anna Verdier.

Elle s'échappa comme une ombre de la pèce et ne répondit qu'ensuite :

— J'étais dans ma chambre, Clotilde. Tu as besoin de moi ?

Ah ! comment aurais-je pu supposer que tout mentait en elle et qu'elle récitait, avec les intonations convenues, les paroles que Clotilde lui avait apprises. Le malheur est confiant, et j'étais malheureuse. J'aimais Gilbert et elle me disait qu'il était menacé... Pouvais-je ne pas la croire et pouvais-je hésiter ?...

Pendant le dîner, elle me passa sous la table une clef qu'elle posa sur ma robe... Que sa trahison lui soit pardonnée. Elle a su s'en racheter.

•

La facilité avec laquelle, un peu avant dix heures, je pus quitter ma chambre, puis ma maison, répondait trop à mon impatience, à ma fièvre, pour me paraître suspecte. La nuit était épaisse, mais je connaissais toutes les ruelles et je sortis bientôt du village. Alors, sur la côte, dans l'ombre, la maison de Gilbert m'apparut par deux lumières qui dessinaient les ouvertures en losange des contrevents pleins. Par un sentier obscur et sinueux où les pas glissaient sur les cailloux, je montai vers elles qui me conduisaient et je songeai soudain à ces premiers mots que Gilbert m'avait dits: « J'ai aperçu dans une éclaircie votre robe blanche, une lumière qui m'a guidé et vers laquelle je suis venu... » La vie semblait ainsi revenir sur elle-même, comme pour refermer un cercle. Parfois, un arbuste, une haie, un fourré brusquement surgis dans l'ombre, me cachaient mes deux clartés, et alors je me sentais faible et perdue. Puis je les retrouvais, toujours plus proches. Tout à coup, je m'arrêtai, aux écoutes... J'avais cru entendre rouler une pierre sur le sentier, en contrebas. Mais je repartis bientôt. La nuit était sans bruit, avec seulement, quelque part sur la hauteur, un murmure léger du vent.

J'atteignis enfin le sommet de la côte. Encore quelques pas et... Que dirais-je à Gilbert pour qu'il parte ? Que François le menaçait ? Mais il ne voudrait pas reculer et accepterait le risque.

J'étais maintenant contre les volets et les deux ouvertures trouaient la nuit, au-dessus de ma tête, d'une lumière étrangement paisible et dorée. J'entendis marcher dans la maison. Et alors, comme si je répondais à un appel, je frappai aux contre-vents. La fenêtre s'ouvrit derrière les volets, puis les volets s'écartèrent, et la même lumière qui venait d'une lampe dressée sur une table nous éclaira, Gilbert et moi, lui à contre-jour et moi en plein visage.

**Etes-vous déprimée! Nerveuse! Sans énergie! Délaissée!**

La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments? Souffrez-vous de maigreur? de vertiges? de migraines? et votre teint a-t-il perdu sa fraicheur? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, de ce sang non purifié qui cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

**TRAITEMENT SANO "A"**

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre merveilleux produit SANO "A".

*Correspondance strictement confidentielle.*

Mme CLAIRE LUCE,
LES PRODUITS SANO ENRG.,
Case Postale 2134, (Place d'Armes).
Montréal, P.Q.

(Pour le Canada seulement.)

Nom .....

Adresse .....

Ville..... Prov.....

— Vous, Claire !... Vous !

Il franchit l'entablement de la fenêtre et il fut près de moi. En répétant mon nom, il interrogeait encore comme s'il doutait de ma présence, et moi aussi, pendant quelques instants, je restai comme incertaine de la réalité. Maintenant encore je ne garde de ces premiers moments que le souvenir trouble, à peine saisissable, que laissent les rêves après qu'on s'éveille. M'entends cependant lui dire : « Je vous avais écrit, Gilbert, et je vous demandais de ne plus revenir vers moi... » et je l'entends me répondre : « Le pouvais-je ?... »

Il avait reçu ma lettre pendant son voyage de retour et elle l'avait frappé en plein bonheur, en pleine espérance. Il comptait les jours, les heures, les minutes qui le séparaient encore de moi et voici que je lui écrivais que tout était fini pour nous... Oh ! je n'étais coupable de rien et j'avais dû céder à une contrainte trop forte, mais il avait été malheureux à ne plus savoir que devenir... D'abord il avait décidé, puisque je le lui demandais, puisque même je l'en suppliais dans ma lettre, de ne pas essayer de me revoir. Puis il avait faibli : « Je ne pouvais pas vivre loin de vous, Claire » Depuis une semaine, il était à Seillans, et chaque jour il était descendu jusqu'à notre terrasse et m'y avait attendue, sachant bien pourtant que je n'irais pas, mais le simulacre de l'espoir était encore une espérance... Il avait essayé aussi de m'apercevoir, ne fût-ce que de loin, mais je ne sortais jamais de chez François Dumaroux et ne me montrais à aucune fenêtre.

— Et vous êtes là, devant moi !... Et je peux vous dire que...

— Non, Gilbert, non...

Nous étions dans la lumière qui sortait de la fenêtre et, autour de nous, la nuit faisait comme une muraille noire.

— Non, Gilbert, ne dites rien... Partez... Partez tout de suite... Il le faut... Vous le devez... Partez pour ne plus jamais revenir... Mon devoir est de vous en supplier... Le vôtre est de me croire... Qu'importe si je souffre, si j'ai souffert, si je souffrirai... Il n'y a pas de devoir sans la souffrance... Ma place est, pour toute ma vie, dans cette maison où j'ai promis de vivre... J'en suis sortie tout à l'heure comme une voleuse, et j'y rentrerai en me cachant encore... Partez, Gilbert... Je suis venue vous en supplier, et je vous en supplie !...

Je me tus pour écouter encore comme je l'avais fait sur le sentier. Est-ce que François, que j'avais devancé, n'approchait pas? Il n'y avait toujours dans la nuit que ce souffle de vent qui murmurait, mais François pouvait arriver tout à coup.

— Partez, Gilbert... dis-je encore. Pour moi, comme pour vous, quand vous avez reçu ma lettre, tout s'est brisé en pleine espérance, en plein bonheur... J'ai seulement souffert un peu plus tôt que vous, Gilbert, et maintenant ma vie est tracée... Même si elle est sans joie, entre des hostilités et des haines que, je ne comprends pas, je dois la suivre jusqu'au bout... Partez, Gilbert... Toute parole, ce soir, deviendrait si facilement coupable !... Partez !... Partez !...

— Je partirai... répondit-il enfin.

— Cette nuit ?

— Oui !

— Tout de suite ?

Je lus son étonnement dans son regard.

— Tout de suite ? Pourquoi ?...

Au hasard des mots, puisque je ne pouvais pas lui parler du danger que chaque minute grandissait, je répondis :

— Oui, Gilbert, il faut avoir le courage de rompre sans retard ce qui doit être rompu. Dès que je vous aurai quitté, dans quelques secondes, fermez votre maison, allez à Fayence où vous passerez la nuit, et demain, par le premier train, vous...

La force me manqua d'achever. Il répondit d'une voix sombre :

— Oui, Claire.

J'aurais dû, à présent, m'en aller et je restai devant lui comme si je pouvais oublier que François viendrait, que peut-être il montait le sentier. Ah ! quelques secondes encore, rien que quelques secondes avant une séparation qui, cette fois, aura l'éternité de la mort !... Rien qu'un dernier regard !...

— Jamais, Claire, je ne cesserai de vous aimer ! me dit-il d'une voix dont la douceur grave et comme solennelle serra mon coeur...

— Et moi, Gilbert !...

Mais non, je n'achèverais pas.

— Adieu, Gilbert !...

Lorsque, au bas du sentier, je me retournai vers la petite maison, les deux lumières des volets étaient éteintes. Gilbert était parti, et toute l'ombre amassée, là où il y avait eu ces deux clartés, ressemblait à ma vie. De l'ombre, autour de clartés éteintes.

## IV — Anna Verdier

La porte d'entrée que j'avais fermée d'un double tour de clef était seulement fermée au pène. François était donc sorti après moi. Mais, Dieu merci, puisque Gilbert venait de partir, tout danger était écarté. Du moins, le croyais-je, car l'anevoir, même le plus proche, nous est interdit.

Je refermais la porte quand je fus surprise par un brusque jaillissement de lumière. Je me retournai. Sur le seuil éclairé du salon, j'aperçus Clotilde. Anna Verdier, un peu en retrait, se haussait sur les pieds pour mieux voir. Je les avais laissées dans leurs chambres. Que faisaient-elles, à cette heure de nuit, dans ce salon? Clotilde m'interpella:

— Mon frère vous a permis de rentrer ici?

— Je n'ai pas rencontré François, répondis-je.

Puis, comme je passais devant elle, elle ajouta, entre ses dents:

— Où allez-vous?

— Dans ma chambre.

— Inutile. Mon frère, quand il rentrera, vous chassera de cette maison. S'il ne vous a pas rencontrée, il sait que vous êtes allé chez votre Gilbert Mancel, à qui il doit dire deux mots en ce moment. Attendez son retour dehors, ou dans le salon, avec nous.

Elle riait tout bas, d'un mauvais rire de revanche, et lorsque j'entrai dans le salon elle se recula avec une affectation puérile, comme si elle craignait que ma robe ne la frôlât. Elle s'assit dans un grand fauteuil — Anna Verdier ne prit qu'une chaise près d'elle — et elle me laissa debout. La joie d'humilier, d'abaisser, de vaincre qui luisait dans ses yeux aiguisait son persistant sourire. Si elle se tut pendant quelques minutes, ce fut seulement parce qu'elle choisissait les mots qu'elle me dirait, qu'elle me jeta enfin, et dont le premier fut une méprisante injure:

— Idiote, qui as pu croire que quelque chose se faisait dans cette maison sans que je le permette! Il fallait convaincre mon frère que rien n'était fini entre vous et l'autre, et Anna n'a eu qu'à suivre mes instructions. Toutes les deux, tout à l'heure, nous avons guetté votre sortie et vous n'aviez pas quitté le village que mon frère, prévenu par moi, sortait à son tour de la maison! Il savait, par moi encore, où vous alliez, et si quelque chose m'étonne, c'est que vous ne l'ayez pas rencontré. Ce n'est que partie remise, ma belle!...

Sûre d'elle, elle découvrait devant moi, dans sa haineuse et triomphante vanité, le piège que je n'avais pas vu. Lui répondre! et quoi que je puisse dire, eût été donner à sa joie un aliment nouveau. Je me tus donc et elle se tut aussi. Un long temps passa. Un peu penchée sur l'accoudoir du fauteuil, elle écoutait.

— Comment François n'est-il pas encore rentré? dit-elle à Anna Verdier.

— Peut-être s'est-il battu avec Gilbert Mancel, répondit entre haut et bas Anna Verdier, qui était d'une pâleur cireuse.

— S'il s'est battu, répliqua Clotilde, il ne peut avoir été que le plus fort.

Elle se tut encore. L'horloge de l'église sonna les coups de onze heures, puis de minuit. Clotilde se leva, ouvrit la porte d'entrée, et debout, appuyée d'une épaule, à l'encadrement de pierre, se tint aux aguets, face à la nuit. Anna Verdier l'avait rejointe et je les entendais parler.

— Je ne m'explique pas ce retard de mon frère, disait l'une.

— Je ne me l'explique pas non plus, répondait l'autre.

Plus tard, après une heure du matin, Clotilde dit encore:

— Quelque chose doit lui être arrivé.

Elle revint brusquement vers moi et, âpre, violente, attaqua:

— Avouez que vous m'avez menti quand vous m'avez dit n'avoir pas rencontré mon frère. Vous l'avez vu et vous savez ce qui s'est passé entre lui et Mancel. Ils se sont battus, n'est-ce pas, et mon frère a été vaincu? Ah! malheur à vous si...

— Clotilde! appela Anna Verdier. Viens... Ecoute...

Clotilde s'élança vers l'entrée, et, comme elle, j'entendis sur la place un pas lourd, traînant, intermittent de blessé.

— François, est-ce toi?

La voix, soudainement tendre et angoissée de Clotilde, était méconnaissable. Le pas continuait, incertain et, tout à coup cessait. Anna Verdier eut alors un cri et je la vis se jeter hors de la maison, suivie de Clotilde. Je m'avançai jusqu'à la porte d'entrée et je les aperçus toutes les deux vers le centre de la place, taches d'ombre plus sombres que la nuit. Elles étaient à demi agenouillées et elle soulevaient les épaules et la tête de François étendu. Je m'approchai d'elles. Clotilde me repoussa.

— Laissez-nous!... Nous n'avons pas besoin de vous... S'il meurt, ce sera par vous!

Il ne bougeait pas. En le soutenant par les épaules et par les genoux, ployées et haletantes sous un fardeau trop lourd pour elles, elles le portèrent dans la maison, puis dans la chambre où il couchait seul depuis huit jours. Je les suivais. Anna Verdier alluma la lampe de chevet et, alors, appa-

rurent le visage inerte et taché de sang de François, ses mains coupées de longues égratignures, sa veste déchirée sur un bras. Il respirait à peine, à coups espacés.

— Anna, le docteur, vite!... murmura Clotilde qui m'aperçut dans la chambre et me cria, délirante: "Allez-vous-en!... On a voulu assassiner mon frère, et peut-être même avez-vous été le témoin de l'assassinat!... Allez-vous-en, je vous dis! Allez-vous-en!"

La porte, qu'elle poussa sur moi, résonna dans toute la maison. Adossée au mur, dans le couloir, je demeurai devant cette chambre qui m'était interdite, incapable de rien résoudre, et même seulement de penser. Le corridor obscur s'éclaira tout à coup. Anna Verdier revenait avec le médecin. Il ne resta que peu de temps dans la chambre. A Anna Verdier, qui le raccompagnait, il dit qu'il ne conservait aucun espoir ensuite dans cette chambre, derrière cette porte, ce que je ressens ressemble au vertige que l'on éprouve à se pencher sur un abîme. La comparaison est banale, sans doute, mais je n'en sais pas de plus juste ni de plus forte. Il peut y avoir dans certaines âmes des profondeurs où l'on ne peut descendre sans trembler.

Vers trois heures du matin, François parla, mais je ne pus comprendre aucune de ses paroles. Puis un terrible silence commença dont je ne saurais dire la durée. Cet affreux silence d'immobilité Clotilde le coupa pour des ordres calmes, nets:

— Va réveiller la postière, Anna. Qu'elle téléphone tout de suite à Draguigan, au Palais de Justice, et dise...

La fin de la phrase, prononcée à voix plus basse, se perdit, puis j'entendis encore:

— Tais-toi et obéis-moi!

En sortant de la chambre, Anna Verdier m'aperçut, détourna la tête d'un mouvement craintif et elle s'éloigna rapide, furtive. Une dizaine de minutes plus tard, Clotilde sortit elle aussi de la chambre et vint à moi, au travers du couloir. Avant qu'elle eût rien dit, je savais qu'elle allait me faire plus de mal que jamais encore elle ne m'en avait fait.

— Mon frère est mort, dit-elle en approchant son visage du mien, et vous vous croyez libre, et vous pensez que vous allez être heureuse avec votre... Mais, avant de mourir, mon frère a parlé et devant moi, devant Anna, accusé Gilbert Mancel... Ils se sont battus tous les deux, là-haut, sur la côte, devant le mas, et mon frère a eu le dessous... Alors, pas à pas, Gilbert Mancel l'a amené jusqu'au bord et l'a poussé dans le vide... Mais la Justice est prévenue et les juges seront bientôt ici... Je l'accuserai, et Anna aussi l'accusera... il sera arrêté, jugé, condamné... Voilà votre honneur, votre...

Elle n'acheva pas. Immobile, à quelques pas de nous, Anna Verdier écoutait. Ensemble, elles rentrèrent dans la chambre.

J'étais à bout de douleur et de désespoir. Gilbert, disait-elle, avait tué François... Ah! certes, je savais bien que dans un combat il ne pouvait avoir commis aucune lâcheté, mais ce ne serait pas lui que l'on croirait. Il ne pourrait pas se défendre contre une accusation que rediraient Anna Verdier et Clotilde, et il était perdu, — perdu!

Au jour je tombai sur mon lit, sans espérance de repos, et prostrée, à demi inconsciente, j'attendis les heures de cette journée nouvelle... Un moment vient, quand le malheur est trop grand, où l'on ne se défend plus, où l'on ne se débat plus, où l'on ne vit plus que pour savoir que l'on a mal. Je ne sais si Clotilde et Anna déjeunèrent. Je ne fus pas appelée à la salle à manger et n'y descendis point.

Pourquoi, dans l'après-midi, suis-je sortie de ma chambre sans raison apparente, sans but? Sans doute parce que l'instant était arrivé où ma véritable destinée devait s'accomplir. La porte de la chambre de François était mal fermée et par la mince entrouverture s'échappaient les deux voix de Clotilde et d'Anna Verdier.

•

Je m'approchai.

— Tu ne feras pas ça, Clotilde, disait Anna.

— Qui m'empêchera de le faire?

— Toi, d'abord...

— Moi ensuite, par conséquent?

— Oui.

— C'est donc là ta reconnaissance?

— Je sais ce que je te dois, Clotilde, et bien que quelquefois tu m'aies fait payer durement le pain que tu me donnais, je suis prête à tout pour toi.

— Sauf à ce que je te demande?

— Oui, sauf à ce que tu me demandes aujourd'hui.

— Avant une demi-heure, à présent, les juges seront ici. Tu diras comme moi.

— Non, Clotilde.

— Tu sais que si tu me désobéis, c'en sera fini entre nous deux et que tu n'auras qu'à faire ton bagage.

— Je le sais.

— Tu es sans argent, sans amis, sans autres parents que moi. Où iras-tu?

— Je ne sais pas. Je sais seulement que je ne peux pas faire ce que tu me demandes et que tu n'as pas le droit, non plus, de le faire.

Je ne voyais ni Clotilde ni Anna, mais elles devaient être face à face, près du lit, et, par les voix, j'imaginais Anna Verdier, humble encore mais d'une humilité qui ne s'abaissait plus, et Clotilde Dumaroux redressée dans son orgueil.

— Tu n'as pas le droit, Clotilde, de faire mentir François. Ce que tu veux dire aux juges et ce que tu veux que j'approuve, il ne l'a pas dit.

— Tu ne veux pas le faire mentir, mais tu acceptes que, lui disparu, elle soit heureuse, elle. Moi, non!

— Ta haine est injuste!

— C'est à moi seule d'en décider! Une haine que l'on porte toute une vie ne peut pas être une haine injuste! C'est sa mère que j'ai haïe d'abord et c'est sa mère encore que j'ai haïe en elle. Parce qu'elle était plus belle et plus fraîche que moi, on l'a aimée... Moi, j'étais celle qui, le jour de son mariage, a rêvé de la tuer parce que l'homme qui était à son bras était celui que... Mais assez de tout ça... Ce qui compte, c'est ce qui va se passer tout à l'heure quand les juges seront là. Et c'est toi qui vas en décider... Pense au pain dont je te nourris, au gîte que je te donne... Tu peux tout me payer en une seule fois, et au centuple... Dis ce que je dirai.

— Non, Clotilde.


## FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ

**Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT**

## MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

**AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES**

**Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.**

**GRATIS: Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.**

**CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE**

**Les jours de bureau sont: Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.**

## REMPLISSEZ CE COUPON

**Mme MYRRIAM DUBREUIL**
**6880, rue Bordeaux**

**Ce n'est pas nécessaire d'écrire Carte Postale, 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.**

**Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure. (Pour le Canada seulement.)**

**Nom** .....

**Adresse** .....

**Ville** .....

**Province** .....

— C'est ton dernier mot ?
— Oui.
— Alors, va-t-en !
— Clotilde !...
— Va-t-en ! Ma pire ennemie ne me ferait pas plus de mal que toi par le démenti que tu veux me donner. Je ne dirai rien puisque par ta volonté et ton ingratitude je ne peux plus rien dire, mais va-t-en !

•

J'eus à peine le temps d'un recul. La porte s'ouvrit davantage et Anna Verdier fut devant moi.

— Vous avez entendu ? me dit-elle timidement.

— Oui, et je vous remercie.

— N'oubliez rien... François, pendant son court instant de réveil, n'a pas accusé Gilbert Mancel... Au contraire, par toutes ses paroles il l'a innocenté... Il était arrivé presque en même temps que vous au sommet de la côte et il a pu s'approcher de vous pendant que vous étiez devant une fenêtre... Il vous a entendue demander à Gilbert Mancel de partir, de ne jamais plus revenir, et lui qui vous avait suivie, la colère et la violence dans le coeur, n'a rien fait de ce qu'il projetait, n'a rien dit... Tandis que vous reveniez à Seillans, il a vu Gilbert Mancel quitter sa maison, et c'est en le suivant des yeux et en l'écoutant s'éloigner qu'il a glissé sur le rebord de la côte et qu'il est tombé... Voilà, Claire, ce que vous deviez savoir, ce que vous savez maintenant pour votre défense, pour votre bonheur.

— Judas ! dit Clotilde Dumaroux en s'approchant de nous. Ta trahison est finie ! Va-t-en ! Et vous aussi, partez ! Vous n'avez plus rien à faire ici ni l'une ni l'autre.

Elle disparut un instant dans sa chambre et, quand elle en revint, elle jeta à mes pieds le trousseau des clefs de la maison de mon père. Je le ramassai et m'enfuis....

Ah ! comment, sur la place, le ciel pouvait-il être si bleu et le soleil si chaud ? Je me mis à courir comme si une main pouvait me ressaisir, me ramener en arrière vers l'ombre, vers le froid, vers le désespoir, vers ma prison ! Je serrais à pleins doigts mes clefs retrouvées... Tout me semblait simple, facile, et ma pensée avait des ailes !... Dans cette maison où je revenais, je recevrais Anna Verdier par qui le salut avait été possible... Bientôt, je retrouverais Gilbert et... Mais il était là, dans le bas de la rue, et il venait vers moi qui courais vers lui.

— Ce matin, me dit-il, quelques minutes seulement avant le départ du train, j'ai appris la mort de François Dumaroux et je suis resté.

— Vous êtes sauvé ! lui dis-je. Sauvé !

Il ne me comprit pas, mais il m'approuvait en souriant, parce que l'avenir était devant nous, bleu comme le ciel et chaud comme le soleil.

## LA "BOMBE ATOMIQUE" DE NOS ONCLES

[ *Suite de la page 8* ]

ce qu'une artiste peut donner de mieux à son public c'est du travail bien fait. C'est pourquoi, tous les soirs lorsque je n'ai pas de programme à la radio, je travaille avec mon accompagnatrice de 7 à 11 heures. Je ne suis pas du tout le genre "vedette" qui passe sa vie dans les coquetels en vue de s'organiser une publicité tapageuse en oubliant que la plus belle réclame qu'elle puisse se faire est encore, ce qu'elle donne elle-même à ses auditeurs.

J'ai débuté tôt sur la scène et à la radio, songez qu'il y aura bientôt quinze ans que je suis dans le domaine artistique au pays. Et plus je vieillis, plus je me confirme dans mes idées."

Muriel est née un 3 décembre... il n'y a pas bien longtemps. Elle mesure environ 5 pieds et quatre pouces, pèse 110 livres. Ses yeux sont bleus, ses cheveux brun foncé bouclant naturellement. Elle aime tous les sports... et les petits gâteaux aux dates qu'elle mange en abondance car elle ne suit aucune diète alimentaire. Ses divertissements préférés sont: le cinéma toujours, le théâtre lorsqu'il y en a... et la lecture à certains jours. Elle a une marotte: dessiner, mais ne montre jamais ses dessins à personne autre qu'à sa petite fille qui, avec son papa Jean-Paul, constitue ses deux amours sur cette terre! Elle a horreur des gens compliqués, jaloux et orgueilleux et nous ne saurions l'en blâmer. La fierté de sa vie: avoir été la première Canadienne française choisie pour faire deux émissions à la télévision américaine.

Muriel a pour l'automne de nombreux projets et l'un des principaux est la reprise à CKAC de "Chansons chanceuses".

•

Lorsque Irene Dunne était une débutante pauvre, elle fit partie d'une troupe d'opérette voyageant de ville en ville et eut la malchance de passer une nuit de Noël seule dans une gare de chemin de fer. Irene fut si impressionnée par cette pénible expérience qu'elle se promit bien que personne, par sa faute, n'aurait le même sort. Aujourd'hui, la sympathique vedette de cinéma offre l'accueil le plus chaleureux à tous ceux qui sont loin de leurs foyers à l'époque de Noël.

**Ne croyons pas que tout le clinquant dont on entoure les étoiles d'Hollywood les empêche d'être de véritables maîtresses de maison qui voient bien sérieusement à ne pas trop faire danser l'anse du panier. DOROTHY MALONE voit elle-même à l'achat des fruits et légumes au magasin de ce quartier de Burbank qu'elle habite depuis peu. Nous la verrons bientôt dans SOUTH OF ST. LOUIS, une production de Warner Bros.**

## LE RETOUR DE GLORIA SWANSON

[ *Suite de la page 4* ]

avec habileté. Et le meilleur camouflage c'est la sérénité. Il est assez facile de présenter un front de jeunesse bien conservée, jusqu'à une certaine limite d'années. Ensuite, si l'on ne veut pas simplement paraître ridicule, il est indispensable, pour rester attrayante et dans le bon ton, d'user de modération et de mesure dans l'emploi des cosmétiques. Ce qui devient irréfutable doit alors, au lieu d'être camouflé sans succès, être accepté de gaieté de coeur et avec une discrète élégance.

Ce fut en 1913 que Gloria Swanson débuta dans la carrière théâtrale, comme figurante dans un théâtre de tournée. Mais, dès le lendemain, elle fut invitée à faire partie du personnel régulier de la compagnie. C'était la compagnie Essanay de Chicago. Cette jeune fille aux yeux bleus, expressifs, révéla aussitôt toutes les promesses qu'elle ne manqua pas de tenir par la suite.

Gloria traça toujours ses plans. Elle est de celles qui dominent par leur personnalité. Elle fut pionnière dans tous les domaines. C'est elle qui fut la première actrice d'Hollywood à adopter un enfant, la première à avoir un enfant à elle, la première à devenir grand-mère, et la première à l'avouer.

Son père, le capitaine Joseph Swanson, de l'armée américaine, dût vivre dans les tropiques. C'est là que Gloria prit l'habitude d'une diète composée surtout de fruits et de légumes. Elle suit encore ce régime, se contentant de peu de viande, croyant avant tout à la nécessité de repas bien balancés.

En 1915, elle vint en Californie avec l'idée d'étudier le chant et de devenir chanteuse de profession, mais il devait en être autrement. Bien qu'elle ne fut jamais une des fameuses "bathing Beauties" de Mack Sennett, elle fit partie de ce groupe dans un film. Il en est qui se souviennent du titre de quelques-uns de ses succès d'alors au cinéma silencieux: "The Pullman Bride", "The Nick of Time Baby", "Teddy at The Throttle". Puis, on lui confia des rôles dramatiques dans "Station Content, "Her Decision", "You Can't Believe Everything", "Every Woman's Husband", "Secret Code", et autres.

C'est avec Cecil B. de Mille, à Paramount, qu'elle devint une sensation. "The Great Moment", "The Gilled Cage" furent parmi ses meilleurs films du début. Vous vous souvenez "Zaza"? En 1924, elle se rendit en France où elle fut l'étoile de "Madame Sans-Gêne". A son retour, en 1925, lors de la grande première de ce film, à Hollywood, ce fut un délire de bienvenue. Tout l'auditoire se leva et chanta le "Home Sweet Home".

Alors, elle refusa le fabuleux cachet de $18,000.00 par semaine que lui offrait Paramount, et, en mai 1926, elle organisait sa propre compagnie de cinéma. C'était aussi au début du cinéma parlant. Elle connut de grands succès. En 1929 elle produisit et fut l'étoile du film "The Trespasser", son premier parlant dans lequel elle chantait. Il fut suivi par "What a Widow", "Indiscreet", "To-Night or Never".

Après des éclipses et des réapparitions, la voici, en 1934, à R.K.O., aux côtés d'Adolphe Menjou, dans "Father Takes a Wife". Aujourd'hui, huit ans plus tard, nous la verrons bientôt dans "Sunset Boulevard", un film dramatique sensationnel. En 1948, elle eut son heure de télévision à New-York. On l'appelait "L'Heure Gloria Swanson". Là encore, sa bonne étoile brilla d'un éclat radieux. Elle projette de continuer ce programme dès son retour à New-York. Bien qu'elle y possède un appartement, elle se considère également "at Home" sur la côte californienne, où elle espère tourner d'autres films.

Ses mariages aussi furent ce que les Américains appellent des "records"; elle s'est mariée cinq fois. Elle est en ce moment libre de recommencer. Présentement, elle vit avec sa mère. Elle est apparue dans presque cinquante films. L. G. S.

## LE PREMIER AMOUR DE GUETARY

[ *Suite de la page 5* ]

toute la matinée. Mais comme elle a une mentalité très anglaise, qu'elle lui a inculquée, ils habitèrent toujours à une distance respectable. Georges à Londres habita déjà au Savoy, puis prit un "flat" dans l'immeuble de l'Ambassade des Etats-Unis. Elle habite Madox street. A Paris, lui, habite avec son oncle dans son appartement de la rue du Commandant Rivière et elle est au Claridge. Lors de sa récente tournée en Belgique elle vint le rejoindre et pour cela dût abandonner l'opérette "Annie get your gun" qu'elle jouait à Londres.

C'est la première femme qui réussit à pénétrer dans la vie de Georges Guetary. Il a toujours désillusionné toutes ses admiratrices. Il a mené une vie de sport et de travail. Dans sa jeunesse il s'est voué à la natation, au saut en longueur et au 110 mètres haies, ce qui lui a donné un corps d'athlète. Mais son succès vient surtout de sa voix et de son teint mat. Son vrai nom est Lambros Worlou. Il est grec et passa son enfance en Egypte. Sa première chance fut son oncle le pianiste Tasso Janopoulos qui fut pendant 35 ans l'accompagnateur de Jacques Thibault. C'est lui qui fit venir Georges à Paris. Sa deuxième chance fut Jo Brouillon dont il était le chanteur sous le nom de Georges Lambros. Sa troisième chance fut Misstinguett dont il fut un boy. Elle l'avait vu dans l'orchestre Brouillon et avait dit: "Je veux l'avoir". Elle l'eut. Dans la revue "Ça, c'est Paris", il faisait partie du "carré d'honneur" de la Miss.

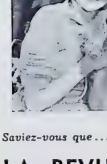
GRAVENOIRE

JOUEZ de la GUITARE

APPRENEZ A JOUER la Guitare Hawaienne par correspondance. Cours complet, méthode très facile. Examens, diplôme, etc. Superbe guitare hawaienne fournie GRATIS avec la première leçon. Termes de paiements faciles. 20 années d'expérience. Des milliers d'élèves diplômés recommandent notre cours.

CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAIENNE
122-V, Blvd Charest, Québec






*Saviez-vous que...*

LA REVUE POPULAIRE

est le plus important et le plus chic magazine mensuel du Canada français. Très bien rédigée, illustrée avec goût, *La Revue Populaire* intéresse toute la famille.

Notre roman d'octobre

ECHEC A L'AMOUR

par WILLY DIAZ

COUPON D'ABONNEMENT

LA REVUE POPULAIRE

| | *Canada* | | *Etats-Unis* |
|---|---|---|---|
| 1 an | $1.50 | 1 an | $2.00 |
| 2 ans | 2.50 | 2 ans | 3.50 |

☐ IMPORTANT: — indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Ville..... Prov.....

## MUSIQUE ET FORTUNE AU MICRO

[ *Suite de la page 6* ]

contiendra un véritable trésor, soit deux très grandes couvertures de pure laine, un produit des grands manufacturiers de Lachute, un grille-pain électrique et un fer à repasser électrique muni d'une cédule de contrôle pour les divers degrés de chaleur, une balayeuse électrique et une cireuse à plancher électrique, deux indispensables articles de ménage, modernes, solides et de la meilleure construction et garantis par l'un des plus grands manufacturiers d'appareils électriques au Canada. Et ces prix vraiment très riches, vraiment insurpassés, seront donnés, en un seul lot, chaque semaine.

Et ça n'est pas encore tout. Vous avez vu de ces jolis maisons préfabriquées de quatre pièces qui s'élèvent aux abords de Terrebonne, à St-Sauveur-des-Monts et dans différents quartier de Montréal et dont apparaît une illustration dans cette page! Eh! bien, l'une de ces maisons est déjà réservée pour un auditeur de CKAC qui pourra se la faire monter sur un terrain de son choix. En effet, le grand prix de l'émission *Moment musical*, en fin de saison, ne sera pas moins qu'une maison d'habitation, tout simplement.

Voilà, pour le moment, la nouvelle sensationnelle sur laquelle "Le Film" est heureux de donner quelques détails. Vraiment *Moment musical* sera l'événement radiophonique de la saison. Les auditeurs voudront suivre attentivement les détails additionnels qu'on leur fera connaître à CKAC au sujet de cette émission et voudront être aux écoutes de leur poste favori pour la première de cette nouvelle série.

## EN TOURNANT "LE CURE..."

[ *Suite de la page 10* ]

photographier en quelques secondes les photos de reconstitutions et les photos de "still". En effet, il doit faire très rapidement afin de ne pas retarder le travail des techniciens et des artistes. De plus, il lui faut un autre camera à la portée de la main afin d'être apte à la seconde à photographier une scène amusante qui se passe hors du plateau où l'on tourne pour la publicité dans les journaux. Enfin la dernière camera repose sur un trépied près de la salle de maquillage et sert à photographier les costumes, les coiffures et les maquillages des interprètes.

Pourtant là ne se termine pas son travail, car il doit exécuter les agrandissements qui servent comme murales. Et, une murale a 26 pieds de longueur par 12 pieds de hauteur, ce qui représente un travail non seulement très long mais également de précision car il doit se servir d'un négatif de 8 pouces par 10 pouces.

Et voilà en peu de lignes ce que fait dans une journée le photographe de la Quebec Productions. Il nous faut ajouter que, le matin et le soir, il transporte en voiture les artistes qui retournent à Montréal ou qui demeurent dans la métropole, pour cela il doit se lever à quatre heures.

Roméo Gariépy méritait que l'on parle de lui, car comme plusieurs, dans le cinéma, son rôle, quoique très important, est obscur. Sa photo n'est jamais publiée mais c'est grâce à lui si des milliers de cinéphiles peuvent regarder les photos de leurs vedettes préférées, si les journaux peuvent reproduire des scènes de films et des photos montrant les artistes au travail.

**JANE WYMAN n'a trouvé rien de mieux à faire entre deux scènes de son prochain film THE LADY TAKES A SAILOR, que de fermer tout simplement les yeux et de s'envoler au pays des rêves. Elle a d'ailleurs bien mérité ce petit instant de repos car Warner Bros sait occuper cette belle artiste dont les succès depuis Johnny Belinda sont nombreux, le public appréciant le talent versatile de cette jeune vedette.**

## ECHOS ET NOUVELLES

Mme Madeleine Delétang, veuve de guerre et résistante active, fit une tournée de conférences aux Etats-Unis, au lendemain de l'armistice, pour parler du vrai visage de la France. Cette initiative plut infiniment chez nos voisins, et Mme Delétang en profita pour révéler la grande misère des édifices religieux en France: il y en a plus de cinq mille de tous cultes, endommagés ou détruits par les bombardements. Ainsi naquit *Spiritualité française*, film que Mme Delétang réalisa avec le concours de Robert Alexandre. C'est un témoignage émouvant de la pérennité des traditions de France: le grand pardon des terre-neuvas, les calvaires de Bretagne, différents aspects de Lourdes, la Trappe et son cérémonial vieux de plusieurs siècles, les humbles paroisses perdues dans la campagne, les cathédrales blessée ou éventrées, la statuaire mutilée, le tout soutenu par des passages d'actualité et un commentaire topique. Le film a trois versions: française pour le Canada, anglaise pour les Etats-Unis, portugaise pour le Brésil. Mme Delétang est partie le présenter elle-même, afin de recueillir les fonds destinés à rebâtir les édifices religieux en France.

•

Tim Holt, né à Hollywood, n'a jamais voulu se servir du nom de son père, le célèbre acteur Jack Holt, pour avancer dans sa carrière. Il a préféré se fier à son propre talent, et ceux qui l'ont vu jouer dans *The Treasure of Sierra Madre*, aux côtés d'acteurs tels que Walter Huston et Humphrey Bogart, lui ont donné raison. Pour la première fois dans l'histoire du cinéma, on aura vu en vedette, le père et le fils dans *The Arizona Stranger*.

•

Howard Vernon avait bien juré de ne plus revêtir l'uniforme vert-de-gris, mais voilà que grâce à l'influence de J.-P. Melville, il vient de jouer son cinquième rôle d'officier allemand. Cette fois, il interprète le rôle du militaire nazi dans *Le Silence de la mer*. C'est Nicole de Rotschild qui joue le rôle de Nicole Stéphane.

## IRENE CORDAY

[ *Suite de la page 25* ]

C'est une jeune fille aux cheveux blonds cendrés et aux yeux gris. En dehors du théâtre et du cinéma, quatre choses la passionnent: la lecture, le bridge, l'équitation et la montagne, la montagne rude et couverte de neige comme dans son pays natal, la Savoie qu'elle adore. Irène qui a horreur de la vie mondaine, vit un peu retirée de Paris, à Boulogne sur Seine.

Jeune fille de bonne famille savoyarde, (elle est née à Annecy) elle habita Grenoble. Irène Corday fit plus d'une fois le désespoir de ses parents, par son toupet, par ses audaces de garçon manqué. Ils étaient déjà à demi conquis, lorsque leur fille se découvrit la volonté d'aller à Paris étudier la médecine. Ils résistèrent, finirent par consentir, s'entourant de multiples précautions, installant leur fille dans une école d'infirmières du boulevard Brune. Une femme médecin, ça honore une famille. Hélas, ils déchantèrent lorsque la petite, aux vacances, déclara que c'en était fini de l'Hôpital et de la Faculté. Elle voulait faire du cinéma. Une année de médecine lui avait suffi, elle préférait suivre les cours de René Simon et de Julien Bertheau. Et encore pas trop longtemps. Un beau jour de 1938, elle prit l'annuaire du téléphone, traça sur le cadran le numéro d'une firme de l'avenue des Champs-Elysées, demanda rendez-vous au directeur. Reçue, elle alla droit au but:

Voilà. Je n'ai jamais fait de cinéma. Je veux en faire. Pas de la figuration, naturellement. Mes parents assurent mon entretien, donc j'attendrai le temps qu'il faudra.

Et ce premier coup de sonde dans les milieux cinématographiques lui valut d'être recommandée à des metteurs en scène, de rendre des visites dans ces bureaux des Champs-Elysées, quartier-général du cinéma. Le hasard lui réservait pourtant la surprise de donner le coup de pouce décisif. C'était la rencontre d'un imprésario dans la galerie du Lido.

— Elle semble avoir des qualités, cette petite. Elle veut tourner, on va arranger ça.

Peu de jours s'écoulèrent entre la décision et son accomplissement. Présentée à Maurice de Canonge, Irène Corday fut choisie pour incarner la Sainte de Lisieux. Elle tourne "Thérèse Martin". Le film sort et Irène est très remarquée. René Clair l'engage pour être vedette "d'Air pur". Les premiers essais sont plus que satisfaisants, mais la guerre vient, Irène s'engagea dans les ambulances.

Après l'armistice, elle tourne "L'Ange gardien" qu'elle regrette parce que le rôle ne l'a pas intéressée. Puis "Les Ailes Blanches" de Paul Achari et elle joue aux côtés de Gaby Morlay.

Dans ce film, Irène toujours plus belle et si expressive incarne une jeune fille qui, après avoir été séduite puis abandonnée, attend un bébé. Le succès qu'elle obtint dans ce rôle délicat fut considérable.

Mais aucun des rôles que tourna jusqu'à présent Irène Corday ne nous révéla son vrai visage. Aucun ne nous montra cette jeune et grande artiste telle qu'elle est. *"Qui est Irène Corday en réalité?"* Voici une question que tous ceux qui connaissent Irène à travers le théâtre et le cinéma posent sans cesse sans obtenir de réponse satisfaisante. Personne ne la connaît bien parce qu'en fait, elle n'est jamais la même. Il y a en elle un tel mélange de gaîté et de mélancolie, de douceur et de "méchanceté", de bonne humeur et de caprice que ses amis s'y perdent.

FRANÇOIS JACQUES.

## WILLIAM POWELL TOURNE DEPUIS VINGT-HUIT ANS

[ *Suite de la page 23* ]

Puis, ensemble, nous examinons ce jeu de photos qui constitue comme une sorte de panorama de cette carrière heureuse, s'il n'en fut jamais. Je l'aperçois tantôt en légionnaire dans "Beau Geste" qui date de 1926. C'est maintenant "Forgotten Faces" remontant à 1928. Vient ensuite "Behind the Make-up" tournée en 1930, et voilà, plus rapproché de nous, "The Senator was indiscret" qui précéda le grand triomphe que fut "Life With Father".

•

"Tenez, fait-il en riant, apportez ces reliques, je vous les donne. Présentez-les, si le coeur vous en dit, à vos lecteurs, j'espère qu'elles les amuseront autant que moi."

Le sens de l'humour, la joie de vivre, tout cela rayonne en ce moment, comme, sans doute, tout le long de sa carrière, dans les yeux toujours un peu langoureux de ce magnifique artiste de la scène et de l'écran.

William Powell a tourné des films dans les studios les plus importants de Hollywood. Je crois que c'est à M.G.M. qu'il demeura le plus longtemps. Maintenant, il est devenu indépendant. Ces deux derniers films ont été tournés à Warner Bros. et à Universal-International.

Mais jetons avec lui un coup d'oeil sur cette brillante carrière.

Tout d'abord l'histoire de sa vie débute à Pittsburgh. Il était le fils de H. W. et de Nettie Powell. Son père était un comptable agréé. C'est là que Bill fit son stage scolaire, et plus tard à Kansas City, où il rêva un moment d'étudier le droit. Alors il joua un rôle sur la scène du collège, dans "The Rivals". A partir de ce moment, c'est vers le théâtre qu'il se sentit attiré.

Après toutes sortes de pérégrinations, un stage d'études d'art dramatique, la faim, le théâtre ambulant, puis encore la famine, il se stabilisa à Times Square. Huit années de théâtre suivirent, faisant petit à petit, de l'amateur un acteur accompli.

Son premier succès à New-York fut "Spanish Love". Alors, il songea à Hollywood et y vint pour jouer dans "Sherlock Holmes" aux côtés de John Barrymore.

"J'y ai rencontré deux amis que je n'ai cessé d'estimer: Richard Barthelmess et Ronald Colman", me confie-t-il.

Il a joué dans plus de soixante films. C'est en 1930 qu'il rencontra Carole Lombard qu'il épousa. Comme vous le savez, ils divorcèrent plusieurs années plus tard. Il adore le chant et la sculpture qui sont devenus ses violons d'Ingres.

Il s'accuse volontiers d'être continuellement rongé d'inquiétudes. Cela me tient mince, et c'est ainsi que je me porte mieux. Vous le voyez sans cesse un livre à la main, car il lit continuellement. Avec cela, il est franchement pince-sans-rire, et quand il se met en frais, tout le monde est en gaieté.

## AVEC "TONI" SUR ALAIN GRAVEL

[ *Suite de la page 9* ]

— Ben, je pense que je peux te dire qu'y aime son métier de *free lance*, comme annonceur... puis les chocolats, les fruits, l'étude et un certain hôtel des Laurentides où il fait, l'été, office de maître de cérémonies...

— Et savez-vous ce qu'il déteste le plus?

— Ah! ça c'est les cravates... y'aime aime mieux les petites bouzcles, pareil comme Frank Sinatra, pas vrai?

— Est-ce qu'il a un sport favori?

— Oui... mais je sais pas comment tu dis ça en français... Ça se peut-y Mademoiselle les "artères"?

— Vous voulez dire les haltères, Toni...

— C'est ça, tu là toé là. C'est ça qu'aime lui Alain Gravel... parce que tu sais son rêve, c'est devenir champion poids lourd dans la boxe!

— Toni, vous vous moquez de moi et ça n'est pas gentil...

— Non, non, je me moque pas de toi... Mais avant ça y'a beaucoup de l'ouvrage à faire pour l'automne, surtout à CKAC. Tu sais il revient déjà au programme "Juliette Béliveau" qui passe le mardi et puis "Quoi de nouveau".

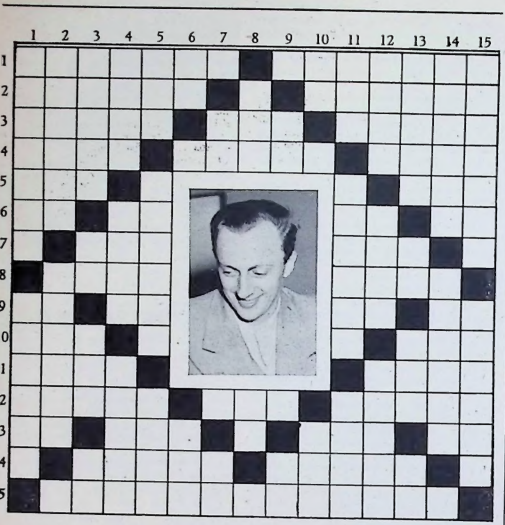
— Quand je vous disais, Toni, qu'Alain Gravel a suivi le droit chemin en suivant ses tendances naturelles et en devenant annonceur!

•

Montgomery Clift n'est sous contrat avec aucun studio, ce qui lui permet d'accepter ou de refuser des rôles selon son bon plaisir. Le public se demande pourquoi Monty, après avoir refusé d'excellents rôles, a consenti à personnifier le jeune homme dans *"The American Tragedy"*, film tiré du roman de Theodore Dreiser. Ce personnage est un meurtrier moins que sympathique et n'ajoutera probablement rien à la réputation de l'acteur.

# LES MOTS CROISES DU "FILM"

**PROBLEME NUMERO CENT QUARANTE-SIX**



### HORIZONTALEMENT

1—Prénom de notre vedette. — Fait savoir par la publicité.
2—Précepteur d'Arcadius, fils de Théodose. — Ecrivain.
3—Branche de rotang. — Verso. — Pierre d'un bleu d'azur magnifique.
4—Ainsi soit-il. — Ce qui stimule. — Premier rang.
5—Pour la troisième fois. — Roue à gorge d'une poulie.
6—Très Saint. — Marche. — Préfixe d'abstraction. — Connu.
7—Petite corne du bois d'un cerf. — Eux.
8—Solennité. — A eux.
9—Echange téléphonique de Montréal. — Conjonction. — Parcouru des yeux. — Marque la joie.
10—Masse de pierre très dure. — Nom des temples japonais.
11—Nom grec du lieu de l'amour. — Salle où mangent les officiers d'un régiment.
12—Bouquet de fleurs exprimant une pensée. — Lettres d'appel de Radio-Canada. — Faisceau de menu bois.
13—Pronom. — Etendue d'eau. — Espèce d'oignon. — Négation.
14—Existerai. — Ville du Soudan anglo-égyptien.
15—Sous-ordre d'insectes coléoptères renfermant les hannetons, etc.

### VERTICALEMENT

1—Peintre et graveur italien, né à Camerano. — Comprimé.
2—Parfums. — Indigo de qualité inférieure.
3—Commune de Suisse (Zurich). — Démonstratif. — Collet. — A lui.
4—Viscère double. — Suffrage. — Ville des Etats-Unis (Mass.).
5—Rivière d'Allemagne, affluent du Danube. — Crie, en parlant de l'éléphant. — Quantité de sang répandue sur le sol.
6—La chose même. — Callosité.
7—Dans la gamme. — Lui.
8—Parasite. — Symbole chimique du baryum.
9—Pronom. — Particule du dialecte provençal.
10—Symbole chimique du sodium. — Port de Finlande.
11—Sans valeur. — Nom de notre vedette. — Arrogant.
12—Enlevant. — De couleur d'azur. — Satirique.
13—Mathématicien écossais, à qui l'on doit l'invention des logarithmes. — Connu. — Préfixe signifiant un million. — Petit cube.
14—Ivresses. — Faculté de juger.
15—Petites erses. — Lances.

## "MADAME BOVARY"

[ *Suite de la page 24* ]

l'incolore docteur Charles Bovary dont on disait qu'il était "plat comme un trottoir". Louis Jourdan sera le suffisant Rodolphe et Christian Kelleen le terne Léon. C'est à Gene Lockhart que revient le redoutable honheur de personnifier l'un des caractères les plus célèbres du roman de tous les temps et dans tous les pays: le pharmacien Homais. Quant à James Mason, il sera le porte-parole de Gustave Flaubert pour lequel il a toujours eu une vive admiration.

Dix-huit mois ont été consacrés à des recherches minutieuses, dans le but de reconstituer avec précision l'atmosphère des lieux et de l'époque. C'est ainsi que l'on verra l'Opéra de Rouen tel qu'il existait du temps de Flaubert, et que "on reconnaîtra la simplicité de la ferme familiale dont la jeune Emma avait si grande envie de sortir.

C'est au dessinateur fameux, Walter Plunkett, que l'on a confié le soin de reconstituer, avec autant d'exactitude que possible, les costumes du temps.

## UNE DISEUSE DE CHEZ NOUS

[ *Suite de la page 7* ]

A *Radio-Canada*, Mlle de Courval a pris part à de nombreux programmes, tantôt à Montréal et tantôt à Québec, comme *Sur la Terrasse*, les *Soirées de chez nous*, *Tante Lucie* et plusieurs autres. Plus récemment, on a pu l'entendre à CHLP dans une émission du matin: *Ne le dites pas aux hommes, mesdames!*

Paulette de Courval a comme projets immédiats de travailler à se perfectionner dans l'interprétation de la chansonnette, surtout fantaisiste, et espère ainsi posséder bientôt son propre répertoire de chansons canadiennes.

■

Pierre Billon portera, dit-on, *"Chéri"*, le roman de Colette, à l'écran. On parle de François Patrice pour le rôle de Chéri, rôle que Jean Marais tiendra à la scène.

# Elégance d'Automne

## Patricia Neal

L'automne est venu et les artistes, toujours désireuses de lancer les modes nouvelles, ont abandonné les toilettes de plage pour des vêtements mieux appropriés à la saison. Voici, par exemple, PATRICIA NEAL, qui vient de jouer dans le film Warner Bros., THE FOUNTAINHEAD, habillée d'un tailleur en lainage brun chocolat. Le col et les manchettes sont faits de drap noir. Les souliers, les gants et la sacoche sont noirs également. Quant à l'ample étole de martre si gracieusement drapée, n'est-elle pas le rêve de toutes les femmes ?

# LA LECTURE AU FOYER

Après le repas du soir, au foyer, la vie s'organise paisiblement : maman fait la vaisselle tout en écoutant ses programmes préférés, les enfants font leurs devoirs et apprennent leurs leçons pendant que papa travaille peut-être à son jardin, près de la maison. Mais, vers le coup de huit heures, chacun éprouve le besoin d'une silencieuse évasion par la lecture et c'est pourquoi dans le foyer où l'on eut la précaution de s'abonner à nos trois magazines :

## LE SAMEDI -- LA REVUE POPULAIRE -- LE FILM

chacun est assuré d'y trouver son profit. Papa et ses enfants lisent LE SAMEDI. Maman et grande soeur, à tour de rôle, son heureuses de se concentrer dans LA REVUE POPULAIRE, en attendant de pouvoir mettre la main sur LE SAMEDI. Comme tous et chacun sont ou des cinéphiles ou des radiophiles, LE FILM constitue un heureux complément à toute cette littérature familiale. De sorte qu'on peut bien dire : "Heureux les foyers où l'on lit", et dans le même ordre d'idées, on peut ajouter : "Doublement heureux les foyers qui ont eu la bonne idée de s'abonner à nos trois publications : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM. Rien n'est plus simple. Rien n'est moins onéreux : on n'a qu'à remplir tout simplement le coupon d'abonnement.

*VOIR A L'INTERIEUR POUR COUPON D'ABONNEMENT*

POIRIER, BESSETTE & CIE, LI

975-985, RUE DE BULLION

MME L NADEAU
1455 VALOIS
VILLE
AT50-R-99376